CONTRIBUTION
A L'ÉTUDE SÉMÉIOLOGIQUE DU PSITTACISME

ET DE SES

Divers aspects en clinique psychiatrique



PAR

Le Docteur Lucien COTARD

ANCIEN INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS

PARIS
G. STEINHEIL, ÉDITEUR
2, RUE CASIMIR DELAVIGNE, 2

—

1909

A Monsieur le docteur Chaslin
respectueux hommages —
J. Cotard

20 Juin 1907

CONTRIBUTION

A L'ÉTUDE SÉMÉIOLOGIQUE DU PSITTACISME

ET DE SES

Divers aspects en clinique psychiatrique

DU MÊME AUTEUR :

Débilité mentale. Idées de grandeur absurdes, persistant sans variation depuis 7 ans. Signe d'Argyll-Robertson. Pas de lymphocytose (en collaboration avec le Dr Séglas). *Société de Psychiatrie*, séance du 16 juillet 1908.

Stéréotypies chez un dément précoce. *Société de Psychiatrie*, séance du 19 novembre 1908.

Deux cas de psychose hallucinatoire. *Société médico-psychologique*, séance du 28 décembre 1908.

Du rôle du sentiment d'automatisme dans la genèse de certains états délirants. *Société de Psychologie*, séance du 8 janvier 1908.

CONTRIBUTION

A L'ÉTUDE SÉMÉIOLOGIQUE DU PSITTACISME

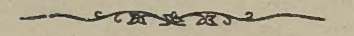
ET DE SES

Divers aspects en clinique psychiatrique

PAR

Le Docteur Lucien COTARD

ANCIEN INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS



PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR DELAVIGNE, 2

—

1908

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

Le Docteur Jules COTARD

A MA MÈRE

A MON BEAU-PÈRE

Le Docteur Charles LANGLE

Dont la constante sollicitude et l'inaltérable affection m'ont seules permis de terminer mes études médicales

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. le Professeur Gilbert BALLET

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX ET HOSPICES

M. le Professeur BOUCHARD.

M. le Professeur TILLAUX (*in memoriam*) M. le Professeur agrégé J.-L. FAURE M. le Docteur WIART	Externat 1901-1902.

M. le Professeur CHANTEMESSE (Externat 1902-1903).

M. le Professeur agrégé Aug. BROCA (Externat 1903 1904).

M. le Professeur QUÉNU M. le Docteur LAUNAY M. le Professeur agrégé P. DUVAL	Internat provisoire 1904-1905.
M. le Docteur A. MATHIEU M. le Docteur CAMINO	Internat 1905-1906.

M. le Docteur FÉRÉ (*in mémoriam*) (Internat 1906-1907).

M. le Docteur DENY M. le Docteur VURPAS	Internat 1907-1908.
M. le Docteur SÉGLAS M. le Docteur A. RICHE	Internat 1908-1909.

A MES AUTRES MAITRES

MM. les Docteurs NETTER, GAILLARD, L.-J. FOURNIER, CHASLIN, NAGEOTTE, ROUBINOWITCH, Médecins des Hôpitaux et Hospices.

MM. les Docteurs RITTI et POTTIER.

Qu'il nous soit permis d'adresser ici l'expression de notre profonde reconnaissance à M. le Docteur SÉGLAS, qui n'a cessé, pendant l'année que nous avons passée à Bicêtre dans son service, de nous prodiguer ses conseils et ses encouragements. C'est lui qui a bien voulu nous inspirer le sujet de cette thèse ; c'est à lui que nous la dédierions si elle était meilleure.

Que MM. les Docteurs A. BROCA, CAMINO et LAFOURCADE (de Bayonne) veuillent bien agréer l'assurance de notre dévouement en souvenir des soins qu'ils nous donnèrent pendant une crise de profonde misère physique et morale.

PREMIÈRE PARTIE

DÉFINITION ET DIVISION

CHAPITRE PREMIER

PSITTACISME PRIMITIF ET SECONDAIRE

« Depuis Leibnitz, le terme de psittacisme (*langage de perroquet*) est consacré dans la langue philosophique pour désigner l'emploi de mots vides de sens » (1).

Parler sans penser, telle est donc la signification du mot psittacisme qui nous apparaît comme un trouble de la fonction langage.

Le fait de parler sans penser, c'est-à-dire de prononcer des mots dépourvus de tout sens pour celui qui les prononce et souvent aussi pour celui qui les entend, parait d'abord si absurde qu'on a peine à se le représenter. Cependant il est facile de s'expliquer pareil phénomène si l'on se reporte à la genèse du langage et aux rapports du langage avec la pensée.

(1) L. Dugas, *Le psittacisme et la pensée symbolique*, p. 1.

Effectivement, si nous pouvons facilement exprimer nos émotions et nos sensations par une mimique et des cris, communs d'ailleurs à l'homme et aux animaux, et qui constituent ce qu'on appelle *le langage naturel ou émotionnel*, il nous est impossible d'exprimer nos pensées par le même procédé. Nous avons alors recours au *langage dit artificiel*, quoiqu'il dérive très probablement du précédent (1).

C'est que l'ensemble des opérations intellectuelles qu'on désigne sous le nom de pensée, représente des phénomènes infiniment plus compliqués que ceux de nos émotions et de nos sensations. Pour exprimer nos pensées, voire pour penser nous-mêmes plus facilement et plus rapidement, nous sommes obligés d'avoir recours à des signes dits conventionnels qui sont les mots.

Le mot « élément indispensable du langage artificiel » possède une double fonction ; d'abord celle d'évoquer les images, les représentations mentales, les souvenirs dont il est le signe, puis celle de les suppléer dans l'opération de la pensée.

Si donc le langage émotionnel exprime toujours quelque chose, puisque les signes qu'on y emploie — cris de douleur ou de joie, rire ou pleurer, etc. — ont une signification en eux-mêmes, il n'en est pas de même du langage artificiel dont les signes n'ont qu'une valeur conventionnelle.

Le mot en lui-même est dépourvu de toute signification ; c'est simplement une émission plus ou moins com-

(1) P. Marie, L'évolution du langage considérée au point de vue de l'étude de l'aphasie. *Presse médicale*, 29 décembre 1897.

pliquée de sons — *flatus vocis* — Apprendre à parler consiste simplement à émettre correctement les sons qui constituent les mots.

L'enfant (1) apprend, comme le perroquet, d'abord des mots ; une fois en possession du mot, il arrive petit à petit à grouper autour de ce noyau les idées, les sensations, les souvenirs même qu'il a pu acquérir, et qui augmentent chaque jour avec son expérience. Suivant son intelligence, son éducation et le milieu où il vit, il aura à sa disposition un langage plus ou moins perfectionné.

On conçoit déjà sous ce rapport qu'il puisse exister les plus grandes différences entre les individus, et que tel mot qui pour un rustre, restera lettre morte, évoquera chez tel autre une suite admirable d'idées et de souvenirs. La valeur du mot et la richesse des représentations qu'il évoque est essentiellement variable d'un individu à l'autre. Donc, dans la genèse de la fonction langage, dit Leibnitz, « on apprend les mots avant que d'apprendre les idées qui leur appartiennent » ; ultérieurement on donne au mot un sens plus ou moins juste, plus ou moins riche, suivant l'intelligence dont on dispose et l'éducation qu'on a reçue.

En partant de ce point de vue, il convient de distinguer deux groupes de faits, deux variétés de psittacisme ; dans le premier, l'enfant devenu adulte, continue à se

(1) H. Taine, Note sur l'acquisition du langage chez les enfants et dans l'espèce humaine. *Revue philosophique*, 1876, t. I, p. 5.

« L'enfant se complait à son ramage, comme un oiseau. On voit qu'elle en est heureuse, qu'elle sourit de plaisir ; mais ce n'est encore qu'un ramage d'oiseau, car elle n'attache aucun sens aux sons qu'elle émet. Elle n'a acquis que le matériel du langage » (Douze mois).

servir des mots qu'il a appris au berceau sans leur donner aucune signification. Chez lui la pensée n'a jamais existé ; c'est le cas du perroquet et de l'idiot. *C'est le psittacisme primitif et pur.*

Dans le second, l'enfant devenu adulte a su donner aux mots qu'il emploie, leur signification ; puis sous l'influence d'une cause morbide quelconque, l'édifice des représentations et des idées acquises au cours du développement, s'est écroulé ; le malade, qui dans le cas particulier est un dément, conserve l'usage de mots ou même de phrases parfois correctement construites ; mais ces mots ou ces phrases ne sont plus que des enveloppes, des coques vides dont toute signification a disparu. Ce sont là des cas de *psittacisme secondaire.*

L'observation de cette malade qui demande constamment une clef pour ouvrir la porte et qui, en possession de cette clef, ne pense pas à s'en servir, et continue à la réclamer, nous en offre un exemple très typique. Il s'agit là d'une variété particulière de psittacisme, de stéréotypies verbales.

Il existe donc au point de vue de leur genèse psychologique deux variétés de psittacisme : le psittacisme primitif dans lequel la pensée n'a jamais existé ; le psittacisme secondaire, dans lequel la pensée a existé à un moment donné, mais a disparu.

CHAPITRE II

PSITTACISME LOGIQUE ET ILLOGIQUE

Évoquer une somme plus ou moins considérable de représentations mentales, tel est le premier rôle du mot dans le langage. Ce rôle n'est pas le seul.

Le mot doit encore servir à suppléer ces représentations au cours des différentes opérations mentales qui constituent le raisonnement. Le mot constitue alors un signe ayant la même valeur dans le langage parlé que les lettres algébriques dans le langage mathématique. Nous pensons à l'aide de mots comme nous raisonnons à l'aide de lettres algébriques. Pendant la durée de l'opération, nous manions les termes, soit du langage, soit du calcul sans avoir constamment à l'esprit la notion exacte de ce qu'ils représentent et simplement d'après les règles soit logiques, soit algébriques.

Il est évident que dès qu'il s'agit d'une opération intellectuelle un peu longue à réaliser, il nous est impossible de nous remémorer constamment l'ensemble des représentations mentales que peut nous suggérer chaque mot, et c'est seulement à la fin de l'opération que nous substituons au signe terminal sa valeur pour obtenir la solution réelle.

Il s'agit bien encore ici de psittacisme, mais d'un *psittacisme logique*, autorisé par la raison, et qui vient légitimer la solution qu'il est toujours possible de vérifier par la substitution au signe de ce qu'il représente.

Cette variété de psittacisme est toujours convertible en pensée.

Mais à côté de ce psittacisme logique il existe un *psittacisme illogique*, caractérisé précisément par le défaut de solution réelle, l'impossibilité d'être converti en pensée.

C'est qu'à n'entendre que la musique des mots, l'harmonie des périodes, nous nous laissons facilement charmer par la parole. « Semblable au beau sexe, dit Leibnitz, elle a des charmes trop puissants pour qu'on puisse être admis à s'y opposer » (1). Nous lui faisons crédit, et si de temps en temps nous ne prenons pas la précaution de soulever le voile des mots, elle nous mène à la faillite ; quand nous cherchons alors la pensée sous les termes, nous ne trouvons rien. C'est ce qu'on appelle se payer de mots ; c'est le psittacisme illogique ; il nous parait relever toujours d'un certain degré d'affaiblissement intellectuel. On le rencontrera surtout chez les débiles.

Il y a donc lieu de distinguer à un second point de vue, un psittacisme logique ou normal, indispensable à l'exercice de la pensée, dont nous usons à notre insu, et un psittacisme illogique, pathologique, qui consiste à donner l'illusion de la pensée par la phraséologie et qui est bien aussi dépourvu de tout sens que les deux premières variétés.

(1) Leibnitz. *Nouveaux essais sur l'entendement humain.*

CHAPITRE III

VARIÉTÉS ET DEGRÉS DU PSITTACISME

D'après ce qui a été dit précédemment au sujet de son rôle d'évocation, on conçoit que le mot possède une valeur singulièrement différente suivant les individus. Pour certains le mot éveille une multitude de représentations mentales. Pour d'autres le mot reste ce qu'il est chez l'enfant, une pure émission de sons ne s'accompagnant d'aucune espèce d'évocation. Nous atteignons ici au plus bas degré du psittacisme.

Entre ces deux extrêmes on doit naturellement observer tous les cas intermédiaires. Où convient-il alors de placer la limite du psittacisme?

Théoriquement et d'après la définition même du psittacisme, la question paraît des plus simples. On rangera sous le nom de psittacisme les cas de langage sans pensée aucune et ces cas seulement. La limite serait alors marquée par l'apparition de la pensée qui séparerait ainsi d'emblée le langage de la folie du langage de la raison.

En réalité le problème est beaucoup plus complexe. Effectivement si l'on peut dire d'une façon tout-à-fait générale que le psittacisme consiste à parler sans penser,

il faut reconnaître cependant que cette formule, prise au sens absolu, restreindrait singulièrement le sens du mot psittacisme et rejetterait hors de son cadre nombre de cas qui nous semblent cependant des mieux caractérisés. Car si l'on veut bien se rappeler que les mots ont une double fonction qui est d'évoquer les images et de les suppléer, on pourra se rendre compte aisément qu'il y aura emploi de mots vides de sens, c'est-à-dire psittacisme toutes les fois que ces deux fonctions ne seront plus remplies exactement, et que ce mot peut s'appliquer non seulement aux cas de langage sans pensée aucune, mais encore aux cas de langage sans pensée expresse ou distincte.

Il convient même, à l'exemple de Dugas (1), d'étendre encore ces limites. Mais auparavant, nous devons d'abord dire pour nous faire comprendre, en quoi consiste la pensée proprement dite et ce que nous entendons par faire acte de pensée.

Penser consiste à établir un rapport entre deux concepts. Penser juste consiste à établir entre deux concepts un rapport exact, c'est-à-dire conforme à la réalité. L'exactitude de ce rapport est évidemment soumise au degré plus ou moins grand de précision que nous attribuons au sens des mots. Pour penser juste il faut donc, d'abord, donner aux mots un sens précis, ensuite établir entre eux des rapports logiques.

D'après cette définition, la pensée constitue un acte, une véritable opération nécessitant de la part de celui qui pense, un effort personnel. Mais combien peu se

(1) L. Dugas, *loc. cit.*

donnent la peine de penser ce qu'ils disent, et combien, par contre, se contentent de répéter ce qu'ils ont entendu dire à des personnes réputées compétentes. « On n'est quelquefois, que le truchman des pensées, ou le porteur de la parole d'autrui, tout comme serait une lettre, et même on l'est plus souvent qu'on ne pense. » (1).

Sans parler même de la pensée originale et personnelle, qui ne peut appartenir qu'à quelques esprits d'élite, le fait de s'assimiler la pensée d'autrui, de la comprendre complètement suppose encore chez l'auditeur ou le lecteur un travail considérable et que bien peu soupçonnent. La plupart ne font qu'apprendre des mots par cœur et croient avoir pénétré la pensée alors qu'ils n'en ont retenu que la formule.

Il nous semble que des cas de ce genre doivent encore nécessairement rentrer dans le psittacisme.

Ainsi le sens primitivement très étroit du mot psittacisme que nous avons défini un langage sans pensée, doit être considérablement étendu.

D'après Dugas d'ailleurs « est psittacisme tout langage dont l'accord avec la pensée est l'effet de la mémoire et non du jugement ».

Il est souvent difficile, comme nous le verrons tant chez les aliénés, que chez les personnes saines d'ailleurs, de mettre en évidence cette dernière variété de psittacisme. « Pour découvrir le jeu des psittacisants, il ne suffit pas de les voir venir, de les laisser s'enferrer. Il en est qui savent ne pas se trahir, se dérobant à l'examen, évitant de s'expliquer, éludant les questions Il faut les presser,

1) Leibnitz, *Nouveaux essais*, III-II.

les harceler, piquer leur amour propre, leur tendre des pièges. Ils ont l'habitude de marcher à tâtons dans l'obscurité. Ils se meuvent comme dans un brouillard d'idées vagues et flottantes. Les phrases toutes faites, les clichés de la conversation, les jugements universels, ces selles à tous chevaux leur sont particulièrement commodes pour masquer leur ignorance. Qu'on ne leur permette pas de se sauver par là. » (1).

Pour résumer nous dirons que le psittacisme comprend :

1° *Les cas de langage sans pensée aucune ;*

2° *Les cas de langage sans pensée expresse ou distincte ;*

3° *Les cas de langage dont l'accord avec la pensée est l'effet de la mémoire et non du jugement.*

Nous laisserons de côté dans cette étude la troisième catégorie, qui représente le psittacisme des gens du monde et relève surtout de la psychologie. Nous étudierons seulement quelques variétés de psittacisme, qui font partie des deux premières catégories et sont plus particulièrement du domaine de la clinique psychiatrique.

Auparavant cependant, il nous faut encore revenir sur la définition du psittacisme et préciser maintenant ce que nous entendons par langage sans pensée. Du fait que le langage n'exprime pas une pensée, il ne s'en suit pas qu'il soit dépourvu de toute signification. Ce serait aussi singulièrement restreindre le rôle du langage que de le limiter à l'expression de la pensée. A côté de ce rôle évidemment supérieur, et qui est le propre du langage de l'homme, le langage sert encore, comme nous l'avons déjà dit, à exprimer des états émotionnels.

(1) DUGAS, *idem*, p. 16.

Ce qui distingue ce langage émotionnel ou naturel du langage artificiel, c'est qu'il s'entend très suffisamment à l'aide de la mimique ou des cris, et qu'il est commun à l'homme et aux animaux, dont nous pouvons parfaitement saisir par là l'état de contentement, de mécontentement, de douleur, de joie, etc. Tant qu'il s'agit de simples cris, la question de psittacisme ne se pose pas ; il ne saurait exister. Par contre il n'en est plus de même chez le perroquet, lequel se distingue singulièrement de tous les autres animaux par la faculté qu'il possède d'apprendre comme l'homme à émettre des sons articulés, à émettre des mots, des phrases, bref à parler. Le perroquet auquel on a appris à dire quelques phrases, ne les comprend évidemment pas. Elles sont dépourvues pour lui de leur sens véritable ; d'autre part on ne saurait dire qu'elles n'ont aucune signification, car elles traduisent certainement tantôt la colère, tantôt la satisfaction, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte d'après le ton sur lequel l'animal les prononce. Le perroquet se sert des mots qu'on lui a appris comme les autres animaux se servent de leurs cris pour exprimer leur contentement ou leur mécontentement.

Il serait plus exact de dire que ces animaux réagissent, les uns par des cris, les autres, les perroquets par des paroles, car il ne s'agit dans aucun cas d'un processus conscient et volontaire, mais bien d'un véritable réflexe. Ainsi le langage du perroquet, quoique n'étant pas dépourvu de toute signification, est néanmoins vide de pensée. Il s'agit de psittacisme, sans aucun doute, ainsi que l'atteste l'origine étymologique du mot lui-même.

Nous dirons donc, pour conclure, que les phrases les

plus significatives en tant que langage émotionnel, constituent souvent le plus bel exemple de psittacisme si elles sont vides de pensée, et ainsi on ne sera pas tenté d'éliminer du psittacisme certaines phrases complètement vides de pensée sous prétexte qu'elles traduisent un état émotionnel.

§ 1. — Langage sans pensée aucune.

Abordons maintenant l'étude des différentes variétés de psittacisme qui intéressent le clinicien, en commençant par les cas de langage sans pensée aucune.

1° **Chez les idiots** — L'exemple le plus typique nous en est offert par l'idiot. Au plus bas degré de l'idiotie, l'individu ne parle pas. Semblable à l'animal, tantôt il pousse des grognements, tantôt des sons, des syllabes plus ou moins articulées, mais en aucun cas des mots proprement dits. Ces faits sont connus sous le nom de *lallation*. La lallation ne rentre pas dans le cadre du psittacisme, puisque celui-ci suppose l'emploi de mots, et que l'idiot de cette catégorie doit être comparé pour le langage non pas même au perroquet, mais à n'importe quel autre animal.

Au contraire à un degré plus élevée de l'idiotie, l'individu prononce des mots, parfois même des phrases qu'il a apprises par cœur, de même que le perroquet. Il s'agit donc de psittacisme. De plus il ne les a jamais comprises. Son psittacisme est primitif. A cette variété se rattache l'*écholalie*.

2° **Chez les déments.** — Dans l'étude du psittacisme, les états démentiels et notamment la démence sénile doivent être rapprochés des états d'idiotie. Au plus bas degré de la démence, comme au plus bas degré de l'idiotie, l'individu ne prononce plus de mots, mais seulement des sons inarticulés. Ce phénomène comparable à la lallation, ne doit pas plus qu'elle être considéré comme du psittacisme.

C'est la *jargonophasie* qu'il faut bien se garder de confondre avec la jargonaphasie (1). A un degré moins avancé d'affaiblissement intellectuel, le dément sénile prononce des mots et des phrases qui ont eu autrefois un sens pour lui, mais ne correspondent plus maintenant au moment où il les prononce à aucune pensée. Il s'agit alors de psittacisme secondaire et deux cas peuvent se présenter :

Ou bien le langage du malade, tout en restant certainement vide de sens, ainsi qu'on peut facilement s'en assurer par l'interrogatoire, reste cependant cohérent : Robertson lui a donné dans ce cas le nom de *langage réflexe* ;

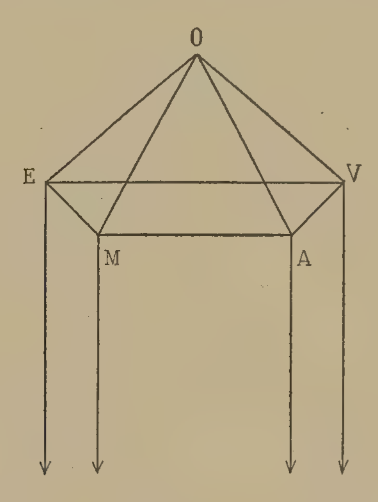
Ou bien au contraire, le langage devient incohérent. Le langage réflexe mérite ici quelques réflexions.

Sans entrer dans les discussions actuelles au sujet de la théorie du langage artificiel, qui n'ont pas d'intérêt immédiat pour l'étude de séméiologie qui fait l'objet de notre thèse, nous nous reporterons au schéma de Grasset, non pas dans le but d'expliquer le phénomène, mais

(1) Kéraval, Considérations cliniques sur la jargonophasie. *Encéphale*, 1908, p. 230.

simplement à titre de moyen commode pour en faciliter la description.

Les différents centres A E V M, centre graphique verbal, centre moteur verbal, centre visuel et centre auditif, représentent ce que Grasset appelle le psychisme inférieur ou polygonal. Le centre O représente le centre de l'idéation, le psychisme supérieur. Normalement le centre O tient sous sa dépendance d'une part les centres



récepteurs visuel et auditif A et V, d'autre part les centres moteur verbal E et graphique M. Ces derniers, lorsqu'ils s'affranchissent de leur dépendance vis-à-vis de O, fonctionnent pour leur propre compte et en dehors du contrôle du centre O. Dans ces conditions on observe une variété toute spéciale du psittacisme ; il s'agit ici en somme d'un véritable réflexe. Que pour une cause quelconque l'influence frénatrice du centre O ne se fasse plus sentir, le psychisme inférieur est livré à lui-même et fonctionne automatiquement. La personne à qui l'on demande

en l'abordant comment elle se porte, répond presque invariablement « pas mal merci » et quelques instants après vous parle de ses infirmités et de ses maladies.

Le mécanisme de cette variété de psittacisme est absolument comparable à un réflexe ordinaire ; la question « Comment allez-vous », sans doute en raison de sa banalité, n'a pas éveillé l'attention de l'interlocuteur ; ou en d'autres termes, l'excitation n'a pas été assez forte, pour atteindre le centre O, et la réponse a été formulée inconsciemment.

Cet aspect du psittacisme peut, on en a ici un premier exemple, s'observer chez des individus sains. Il s'explique alors par une distraction passagère. Chez le dément, au contraire, il résulte d'un affaiblissement intellectuel permanent. Dans les deux cas, nous voyons entrer en jeu l'automatisme psychologique.

Envisageons maintenant *le langage incohérent* du dément sénile.

L'incohérence du langage résulte soit de l'incohérence des idées elles-mêmes, soit de l'absence d'idées, du vide intellectuel. Ce cas seulement nous intéresse au point de vue du psittacisme et l'automatisme psychologique y joue encore un rôle prépondérant. En effet, les centres inférieurs du langage étant livrés à eux-mêmes, les mots n'évoquant plus d'idée, « au lieu de se grouper ou de s'exclure d'après leurs affinités et répugnances logiques » s'assemblent en phrases suivant les hasards de l'automatisme. Ainsi se forme un langage dont toute pensée est évidemment absente puisqu'il suppose la non intervention du centre O, et qui, suivant les cas, sera plus ou moins incohérent. C'est le *radotage* des séniles.

Ce qui vient d'être dit de la démence sénile, s'applique également aux autres espèces de démences, *démence paralytique*, *démence alcoolique*, *démence précoce*. Nous y trouverons même de nouveaux aspects cliniques du psittacisme, mais qui rentrent toujours dans le cas de psittacisme à pensée nulle. Ce sont : la *salade de mots*, *la verbigération*, *les stéréotypies verbales*, *les néologismes*.

La *salade de mots* qui consiste à émettre une suite de mots quelconques sans aucun lien apparent, suppose non seulement la disparition de la pensée, mais encore une profonde lésion des centres automatiques inférieurs. Il est nécessaire pour qu'elle se produise que toute relation quelconque entre les mots ait disparu.

La verbigération est analogue à la salade de mots, mais s'en distingue par la tendance à la répétition des mêmes mots.

Les néologismes qui sont d'observation courante, ont fait à maintes reprises l'objet d'études intéressantes.

Nous rappellerons qu'on a distingué parmi eux plusieurs catégories ; tantôt le néologisme ne recèle aucune signification, tantôt il possède un sens. Considérons, en effet, les deux variétés de néologismes établies par notre maître, M. Séglas (1), d'une part les néologismes passifs, d'autre part les néologismes actifs.

Les premiers sont le résultat du simple automatisme psychologique. Il en existe quelques exemples (2) dans

(1) S. Séglas, *Les troubles du langage chez les aliénés.*

(2) Snell, Über die veränderte Sprechweise und die Bildung neuer Worte und Ausdrücke in Wahnsinn. *Allg. Zeitschr. f. Psych.* 1852.

Brosius, Über die Sprache der Irren. *Allg. Zeitschr. f. Psych.* B. XIV, p. 37.

l'argot. On les rencontre surtout dans le langage des aliénés « où de nouveaux mots se forment par assonance sans avoir pour le malade aucune signification. » On trouve encore des néologismes passifs qui se forment suivant un autre mécanisme. Le docteur Jules Cotard donne de ces faits l'explication suivante :

« Sous l'influence d'un état d'exaltation de la sensibilité morale, des actes qui, à l'état normal, ne se produisent jamais sans le concours préalable de l'intelligence, prennent le caractère de manifestations vésaniques, d'actes succédant directement à des impulsions morales sans travail intellectuel intermédiaire. C'est ainsi que le langage articulé se présente avec un caractère absurde, illogique, incohérent. Les mots se présentent vraisemblablement suivant certaines affinités qui les relient aux divers états émotifs en dehors de toute liaison logique. De là la répétition fréquente de certains mots ou de certaines syllables dépourvues de sens. Le langage se rapproche de l'interjection et du juron » (1).

Il s'agit ici encore d'une sorte de réflexe ayant pour point de départ un état émotif généralement intense, et pour aboutissant un mot qui se rapproche du cri. Le mot n'a ici aucune signification en tant que substratum d'une idée.

Les néologismes actifs, au contraire, sont le résultat d'associations d'idées multiples. Incompréhensibles pour qui n'en possède pas la clef, ils ont un sens plus ou moins précis pour celui qui les a créés. Le meilleur exemple nous en sera fourni par les persécutés. En proie

(1) J. Cotard. *Etude sur les maladies cérébrales et mentales.*

à des hallucinations multiples, à des sensations étranges, le malade trouve pour les décrire des mots plus ou moins bizarres qui ont très vraisemblablement un sens pour lui. Pour les expliquer, il fait suivant le sens de son délire des hypothèses plus ou moins compliquées. Comme les sensations qu'il éprouve sont nouvelles et n'ont probablement rien de commun avec les sensations normales d'autrefois, il se voit obligé de leur donner des noms nouveaux, dont le sens est d'ailleurs facile à deviner. Un malade halluciné de l'ouïe, qualifie ses voix de « polyphoniques ».

Si le néologisme actif possède d'abord une signification relativement nette, il ne tarde pas à la perdre car une fois le mot trouvé, le malade oublie bientôt ce qu'il représente. Il ne fait plus aucun effort de pensée. Le néologisme, désormais vide de signification, est employé à tout propos pour tout expliquer.

Les stéréotypies verbales se développent de la même façon que les néologismes actifs. Primitivement elles possèdent un sens, et celui-ci disparaît à la longue, quand l'individu a pris l'habitude de les répéter machinalement.

§ 2. — Langage sans pensée expresse ou distincte

Après avoir ainsi signalé les diverses variétés de langage sans pensée, nous devons aborder maintenant l'étude des cas de langage sans pensée expresse ou distincte.

Nous avons déjà fait remarquer à propos du psitta-

cisme logique qu'au cours des diverses opérations intellectuelles qui constituent la pensée, nous ne pouvions constamment nous représenter à propos de chaque mot sa valeur significative ni la chose signifiée. De temps en temps seulement nous prenons la précaution de vérifier tel ou tel terme de notre langage en substituant mentalement au mot ce qu'il représente, pour nous assurer que nous ne faisons pas fausse route. Mais lorsque les mots eux-mêmes n'ont qu'une signification vague et imprécise, une semblable vérification est impossible ou sinon impossible, au moins imparfaite. Faute de points de repère, faute de jalons, l'esprit s'égare et bat la campagne. Et si cependant nous pouvons continuer de parler sans concevoir aucune idée précise, c'est qu'il existe, comme le dit Leibnitz, une consécution naturelle et empirique des mots.

Comme on le voit, le langage tend alors à se substituer, à la pensée. Tandis que normalement le langage n'est qu'un moyen d'expression de la pensée, dans cette seconde variété de psittacisme, au contraire, le langage devient en quelque sorte le principal, et la pensée l'accessoire. En un mot, il y a substitution du langage à la pensée. Dans certains cas même, au lieu que l'individu parle après avoir pensé et pour s'exprimer il parle d'abord et place ensuite tant bien que mal sous les mots qu'il a lâchés, à peu près au hasard, les idées les plus vagues et les plus imprécises. Il est certains malades à qui il suffit, pour ainsi dire, de jeter un mot au hasard pour les voir s'en emparer et se livrer à ce propos à des divagations plus ou moins longues qu'il est impossible de comprendre. On en trouve de fréquents exemples dans les états

maniaques, notamment relevant de la folie intermittente ou de la paralysie générale.

Si le rôle de la pensée diminue, celui du mot en augmente d'autant, et c'est ainsi que nous nous trouvons amenés à un phénomène dont nous n'avons pas encore parlé, la *logolâtrie*.

Nous avons tous plus ou moins le culte des mots. Il est des mots qui flattent l'esprit, qui le charment, indépendamment de toute espèce de signification. Le choix des prénoms, par exemple, quand il n'est pas justifié par des considérations spéciales, telles que le désir ou la nécessité de donner à des enfants les noms d'un homme célèbre, d'un saint ou d'un ancêtre, en est la meilleure preuve. Il y a des mots que nous préférons à d'autres.

La raison de cette préférence est que le mot considéré en lui-même en tant que signe soit graphique, soit verbal, possède en propre une physionomie spéciale. Le phénomène de l'audition, dite colorée, en constitue le degré extrême. A un degré moindre, le mot, affectant deux de nos sens, se traduit à nous par une sensation visuelle quand nous le lisons, par une sensation auditive quand nous l'entendons. Or, parmi nos sensations quelles qu'elles soient, les unes, les moins nombreuses, restent indifférentes, les autres s'accompagnent d'un état de plaisir ou de douleur. Le mot possède donc, en dehors de sa signification, un élément sensoriel s'accompagnant d'une impression agréable ou désagréable. Lorsque cet élément devient prédominant, le choix des mots dans l'usage de la parole et la constitution de la phrase, se trouve uniquement fondé sur leurs propriétés intrinsèques et le langage devient de la *phraséologie*.

En tant que son, chaque syllabe possède sa note spéciale ; plusieurs syllabes constituent une suite de sons plus ou moins harmonieux à l'oreille. Il est universellement reconnu qu'il existe une harmonie de la phrase. Mais ce n'est pas tout. La phrase possède en elle-même un rythme plus ou moins bien cadencé. La poésie n'a pas d'autre fondement et c'est chez les poètes qu'on rencontre le plus d'exemple de ce psittacisme qu'on pourrait appeler, par fascination du mot, « *Quid quid tentabam scribere versus erat* » dit Ovide. Ici la pensée est tout à fait accessoire ; elle abdique en faveur de la musique et du rythme. Il n'est point besoin d'insister ici sur l'insuffisance notoire de la plupart des livrets d'opéras comiques qui n'ont pour excuse que la musique. De même que les artistes chantent leur livret, de même certains aliénés chantent leur psittacisme.

« La forme rythmique est une des modalités naturelles du langage automatique » (1).

A propos de l'intonation rythmique du langage des aliénés, Fauser fait remarquer que normalement l'homme sensé et sain n'accentue pas sa parole d'après le rythme naturel des mots, mais d'après leur sens et leur importance dans la phrase ; il n'en est plus de même chez l'aliéné chez lequel fait défaut la compréhension de ce qu'il dit. Chez lui la disposition rythmique qui, d'après Fauser, est un phénomène constant, dans presque tous les actes biologiques reprend ses droits. Et ainsi l'intonation rythmique, en tant que symptôme pathologique,

(1) Sollier et Boissier, Mediumnité délirante. *Archives de nevrologie*, p. 141, 2, 1904.

est une preuve de psittacisme et témoigne d'une régression de l'attention et de la volonté au profit de l'automatisme (1).

D'autres aliénés écrivent leur psittacisme.

Il serait peut-être exagéré de dire alors que le choix des mots ne repose que sur leur physionomie graphique plus ou moins agréable à l'œil ; car avant de l'écrire ils l'ont parlé, mais il y a bien lieu de supposer cependant que ce dernier élément entre ici en ligne de compte.

A mesure que le mot perd son sens, perd sa valeur conventionnelle en tant que signe du langage artificiel, nous voyons ses éléments sensoriels, ses propriétés musicales prédominer. C'est la logolâtrie par fascination du mot.

Ce n'est pas tout. La logolâtrie résulte encore et surtout de l'addition au mot vide de sens de l'élément superstition, et l'on peut donner, suivant les cas à cette variété de logolâtrie, pour la distinguer de la précédente, les noms de *fétichisme verbal* et de *magie des mots.*

Sous sa forme la plus grossière c'est la croyance à la puissance magique des mots et des formules. Un jeune homme s'imagine que les âmes du purgatoire seront torturées s'il ne débite pas la formule : Dieu-treize, (Saury). — Une malade, pour se maintenir dans ses droits, répétait la formule suivante : Cinq fois cinq font vingt-cinq. Je suis la reine de France Zazi.

Nous en trouvons encore un bel exemple dans cette conjuration grotesque d'un paranoïaque cependant intel-

(1) Fauser. Zur Psychologie des Symptôms der rythmischen Betonung bei Geisteskranken. *Allg. Zeitschr. f. Psych.*, 1905, p. 687.

ligent : Petroskoï, marabiska, patomba, lemba, rayamba, strapulika (Tanzi).

On pourrait aussi dans le même ordre d'idées, citer d'autres malades, qui, dans un état d'esprit analogue, se servent de périphrases pour éviter de prononcer certains mots (aphrasie superstitieuse de Küssmaul) (1) auxquels ils attribuent une influence néfaste.

Les formules d'évocation, d'incantation, etc., ont la même valeur. D'après leur pouvoir magique, les mots pourraient écarter les dangers, chasser les maladies, etc. Un exemple célèbre et qu'il suffit de rappeler est l'amulette de Pascal (2).

Si les faits de ce genre sont les plus caractéristiques, ils sont bien loin de constituer les seuls exemples de ce type de logolâtrie, que l'on puisse rencontrer chez les aliénés.

Très nombreux en effet sont ceux de ces malades qui ont le fétichisme du mot. Il semble qu'à leurs yeux, comme l'a déjà fait remarquer Tanzi, la parole soit quelque chose de supérieur, de divin, et renferme en elle-même de mystérieux secrets, source de vérité et de science pour qui réussit à les pénétrer. C'est à eux surtout que pourrait justement s'appliquer la parole bien connue : « Le mot c'est le Verbe, et le Verbe c'est Dieu ».

Il a été dit précédemment que certains psittatisants ne font qu'apprendre des mots par cœur et croient alors être en possession d'une puissance secrète et mystérieuse d'une science infinie, alors qu'ils n'en ont que la formule

(1) Küssmaul. *Troubles du langage.*
(2) Lélut. *L'amulette de Pascal.*

qu'ils seraient, il est vrai, non seulement totalement incapables d'expliquer, mais même d'appliquer. Ils attribuent au mot une vertu merveilleuse, celle de réceler en eux-mêmes la pensée et de la porter dans les esprits (Dugas). Ils s'imaginent que le mot recèle la connaissance, qu'il ne donne pas seulement l'intelligibilité, mais donne aussi l'intelligence des choses.

Ces différentes formes de logolâtrie s'observent surtout dans les états délirants plus ou moins systématisés et en particulier chez les débiles.

§ 3. — Langage dont l'accord avec la pensée est le résultat de la mémoire et non du jugement.

Il nous reste enfin à considérer le langage psittacique dont l'accord avec la pensée est le résultat de la mémoire et non du jugement.

Cette dernière variété de psittacisme est extrêmement répandue. C'est le psittacisme des gens du monde. Nous ne nous y arrêterons pas puisque notre étude ne concerne que le psittacisme des aliénés, nous contentant pour spécifier à quels phénomènes nous faisons allusion, d'emprunter à Dugas les lignes suivantes :

« Certaines personnes paraissent avoir le don de s'assimiler les choses, juste pour en parler et donner l'illusion qu'elles les connaissent. C'est là une partie de l'art de la conversation où les femmes surtout excellent. Elles sont averties par une sorte de flair de ce qu'elles peuvent dire et doivent taire, sans bien savoir ce qu'elles disent et sans rien savoir de ce qu'elles taisent, sans connaître les

raisons pour lesquelles elles prennent le parti de se taire ou de parler... elles connaissent l'usage des mots et non leur définition. »

I. — LANGAGE SANS PENSÉE AUCUNE

1° Psittacisme primitif de l'idiot : écholalie.

2° Psittacisme secondaire du dément en particulier..................	sénile.......	langage réflexe, radotage.
	précoce......	salade de mots, vergibération, stéréotypies verbales, néologismes.

II. — LANGAGE SANS PENSÉE EXPRESSE OU DISTINCTE

3° Psittacisme des maniaques : logorrhée.

4° Psittacisme des débiles et des délirants systématiques............	phraséologie. logolâtrie....	*a*) par fascination du mot prédominance du rythme et de l'harmonie des syllabes. *b*) par addition au mot de l'élément superstition (fétichisme verbal, magie du mot).

III. — LANGAGE DONT L'ACCORD AVEC LA PENSÉE EST LE RÉSULTAT DE LA MÉMOIRE ET NON DU JUGEMENT

5° Psittacisme des gens du monde.

DEUXIÈME PARTIE

LE PSITTACISME DANS LES DIFFÉRENTES FORMES CLINIQUES DE L'ALIÉNATION MENTALE.

CHAPITRE PREMIER

LE PSITTACISME CHEZ L'IDIOT

Après avoir étudié successivement en eux-mêmes les différents troubles du langage qu'on peut ranger sous la dénomination de psittacisme, nous devons les envisager maintenant au point de vue clinique et dire quels rapports existent entre telle ou telle variété de psittacisme et tel ou tel état psychopathologique.

Au plus bas degré du psittacisme, nous trouvons donc le langage de l'idiot. Il n'est point besoin d'insister sur les caractères de ce langage qui ont été déjà suffisamment appréciés précédemment.

Rappelons que l'idiot ne pense guère, et quand son langage exprime quelque chose, c'est moins une pensée qu'un besoin, un désir ou une sensation.

Nous donnerons plus loin quelques exemples de ce

langage qui comprend suivant les types d'idiots toutes les variétés plus ou moins perfectionnées du *langage émotionnel*.

L'idiotie étant généralement considérée comme due à un arrêt de développement des facultés intellectuelles, il existe des degrés plus ou moins marqués d'idiotie suivant la date plus ou moins précoce à laquelle est survenue cet arrêt. Parallèlement à ces différents degrés d'idiotie, nous trouverons différents degrés dans les troubles du langage de l'idiot, degrés correspondant tous à un stade par lequel passe l'individu normal et auquel s'arrête l'idiot.

D'après Küssmaul (1) le développement du langage passe par trois périodes : dans une première, l'enfant ne prononce que des cris informes et inarticulés ; bientôt, dans une seconde période, il émet des sons plus nets, des syllabes, des onomatopées, des mots ; enfin, plus tard, dans une troisième phase, l'enfant apprend à relier au mot l'idée. La pensée apparaît. Chez l'idiot l'évolution du langage s'arrête soit à la première phase, soit à la seconde ; la troisième fait constamment défaut. Parmi les idiots, en effet, beaucoup se bornent à pousser des cris sauvages, des grognements inarticulés, d'autres émettent des sons qui présentent une analogie frappante avec la voix de certains animaux.

(1) Küssmaul, *Les troubles de la parole*. Traduction française de S. Rueff 1884.

Observation I

(Personnelle, recueillie à Bicêtre, dans le service du D[r] Séglas).

L..., microcéphale, porteur de stigmates de dégénérescence, âgé de 18 ans, interné depuis 3 mois à Bicêtre, reste toute la journée assis sur sa chaise, se balançant d'avant en arrière, et sortant parfois de sa torpeur pour entrer sans aucune cause dans de violentes colères au cours desquelles il profère des grognements inarticulés. Ces grognements sont à peu près les seuls sons dont il dispose pour manifester ses sensations. Quand on lui apporte à manger, il grogne, si on lui retire la nourriture il grogne encore. Parfois il glousse. Sa vie psychique se réduit à ces seules manifestations.

A propos de cette observation, comme le fait remarquer Maupaté (1) « beaucoup d'auteurs ne considèrent pas ces phénomènes comme du véritable langage, car ce ne sont en réalité que des signes qui nous renseignent sur l'état de l'enfant, mais à son insu ». Cependant, bien qu'involontaire et inconscient, les cris de joie ou de douleur de l'idiot nous renseignent aussi exactement sur son état d'âme que s'il disait : je suis content ou je souffre. Il s'agit d'un véritable réflexe, c'est-à-dire d'un langage émotionnel, ayant une certaine signification, mais n'exprimant aucune pensée proprement dite.

Mais l'idiot, au lieu de se borner à pousser des cris inarticulés de douleur ou de plaisir, comme dans l'observation précédente peut, s'il a atteint la deuxième phase de développement du langage articulé d'après

(1) Maupaté, Du langage chez les idiots. *Ann. médico-psych.*, 1901, 2.

Küssmaul, émettre des sons articulés plus ou moins complexes. C'est à cette « production inintentionnelle de sons articulés isolés, par mouvements incoordonnés de la langue, et dus à une excitation involontaire des nerfs de cet organe (Preyer) » qu'on donne le nom de *lallation*. Une malade de Maupaté avait à sa disposition les sons suivants : *adeu*, *ouhou*, *aini obou*, *ada*, *agaya*, *ousa*, *ododo*, *outin*. Une autre rabâchait constamment le mot *ezssétitototutu*, une autre *tibitibince*.

La production de ces différents mots s'effectue d'une facon purement automatique ; l'idiot les répète sans autre but apparent que le plaisir d'émettre des sons, de faire fonctionner son larynx.

C'est encore de la lallation.

Si ces idiots émettent des sons uniquement par plaisir, comme les oiseaux chantent, d'autres qui ne disposent cependant que d'un nombre restreint de sons, parviennent cependant à constituer un langage émotionnel grâce auquel ils se font très bien comprendre, au moins en ce qui concerne leurs besoins. Mais ici pas de mots articulés, donç pas de psittacisme.

Oservation II

(Personnelle, recueillie à Bicêtre dans le service du Dr Séglas).

T..., idiot du type mongolien, hémiplégique droit, âgé de 31 ans, répète lorsqu'il est content, que quelqu'un entre dans la salle ou qu'il a bien dîné : mala, mamili, madonne mili, o les belles ché.

On lui tend la main, il la prend et dit mala.

Il passe la plus grande partie de son temps à feuilleter des images d'Epinal et des catalogues de magasins. Si on cherche à les lui

enlever il oppose une vive résistance et crie de toutes ses forces : Ah ! oulou, voulou voulou voulou voulou voulou.

Il s'agit ici de langage émotionnel. Remarquons que T... est moins bête qu'il n'en a l'air. Si on place devant lui des images à l'envers, il s'en rend parfaitement compte et les remet à l'endroit.

D'autres idiots, au lieu de se borner à pousser des sons quelconques, comme les précédents, parviennent à apprendre et à répéter tout comme les perroquets, les mots ou les phrases qu'ils entendent. « D'autres adoptent un mot, une phrase, les redisent incessamment pendant 8 jours, 15 jours, 6 mois, 1 an, puis changent ce mot ou cette phrase, pour une autre qui semble leur faire oublier la première. Plusieurs enfin arrivent à prononcer avec rapidité des mots et des phrases » (1).

Il en résulte que de tels idiots, les psittacisants par excellence peuvent faire illusion sur l'état de leurs facultés intellectuelles. Aussi la classification des idiots, établie par Esquirol et basée sur le perfectionnement plus ou moins avancé de leur langage, ne répond-elle pas en réalité au développement corrélatif de l'intelligence. « Les exemples ne sont pas rares d'idiots parlant, qui ne sont pas, malgré cet avantage, moins gravement affectés d'idiotie que d'autres qui ne parlent pas. »

C'est l'instinct d'imitation qui pousse l'idiot à répéter les mots qu'on lui dit. Lorsque le phénomène est porté à son plus haut degré, il constitue l'*écholalie*. L'onomatopée en représente un vestige subsistant dans le langage

(1) Séguin, *Traitement moral des idiots*, 1906.

normal. Les observations suivantes sont des exemples d'idiots psittacisants avec écholalie (1).

Observation III

(Personnelle, recueillie à Bicêtre, dans le service du Dr Séglas).

S..., âgé de 37 ans, microcéphale, nain, syphilitique héréditaire, avec cicatrices de gommes sur la jambe gauche, et porteur d'une hernie inguinale gauche.

D. — As-tu bien dormi ?

R. — Dormi.

D. — As-tu vu tante Cécile ?

R. — Tante Cécile.

D. — Est-elle mariée ?

R. — Mariée.

D. — Comment t'appelles-tu ?

R. — Comment t'appelles-tu.

D. — Connais-tu Monsieur l'interne ?

R. — Monsieur l'interne.

D. — Connais-tu Madame ?

R. — Madame.

Le malade, abandonné ensuite à lui-même, répète de temps en temps pendant cinq à six minutes : madame, madame, madame.

Quand on ne lui parle pas, il pousse des sons inarticulés.

Observation IV

(Personnelle, recueillie à Bicêtre dans le service du Dr Nageotte).

Robert B..., âgé de cinq ans, à Bicêtre depuis un an, atteint d'idiotie et d'épilepsie, avec des attaques tous les deux jours en

(1) Voir également à ce propos : *Journal of nervous and mental disease* janvier 1898 ; — Martin (W.). Un cas extraordinaire d'écholalie. *Ann. méd. ps.* 1903, p. 145.

moyenne, n'a pas de malformation, ne gâte pas, présente à un haut degré le phénomène de l'écholalie.

D. — Comment t'appelles-tu, Robert ?

R. — Robert.

D. — Comment t'appelles-tu, mon coco ?

R. — Coco.

D. — Tu es gentil ?

R. — Gentil.

D. — Robert, pourquoi es-tu attaché ?

R. — Tu attaché.

D. — Viens ici.

R. — Viens ici.

On lui tend un journal illustré, il ne le regarde pas, mais l'approche de son nez et fait plusieurs inspirations.

D. — Çà sent bon ?

R. — Sent bon.

A côté de ces réponses qui témoignent d'une incompréhension manifeste, l'enfant est capable d'autre part de saisir le sens de certaines questions auxquelles l'ont habitué les infirmières. Quand on lui demande d'envoyer un baiser, il le fait sans difficulté ; enfin quand il a soif, il sait dire : a boué ; souvent il demande du sucre.

Le psittacisme se limite chez lui à l'écholalie. Celle-ci semble ne se produire que si on fait à l'enfant des questions auxquelles il n'est pas habitué et qu'il ne comprend pas.

Ce dernier fait est encore plus apparent chez l'imbécile M..., qui comprend assez bien les très simples questions qu'on lui pose et y répond passablement, mais se contente de répéter le dernier mot de la question quand il ne comprend plus ou qu'il ne veut pas s'en donner la peine, comme les gens qui répètent la question qu'on leur fait, pour masquer leur incompréhension ou se donner le temps d'y répondre.

D. — Comment cela va-t-il ce matin?
R. — J'ai changé de place.
D. — Qu'est-ce que vous allez manger ce matin?
R. — Du saucisson.
D. — Aimez-vous le saucisson?
R. — Oui, ma mère a apporté du saucisson, du saucisson, du saucisson.
D. — Qu'est-ce que vous faites toute la journée?
R. — Je mange du saucisson.
D. — Avez-vous bien dormi cette nuit?
R. — Du saucisson, saucisson, saucisson.

Désormais il est impossible de tirer de M... autre chose que le mot saucisson.

A propos de l'écholalie, rappelons cette idiote de Maupaté, atteinte d'une forme assez spéciale de psittacisme qu'on pourrait appeler *coprolalie réflexe*. Dans la journée elle ne profère que des sons inarticulés et informes; la nuit, au contraire, elle dit machinalement des mots orduriers qu'elle ne comprend pas.

Les idiots enfin ne sont pas les seuls malades à présenter le phénomène de l'écholalie. Nous le retrouverons notamment dans les états démentiels; mais on l'observe encore dans d'autres états pathologiques, et notamment Mabille (1) en a rapporté un cas des plus intéressants. Il s'agissait d'une malade qu'on peut considérer comme une débile, qui à la suite de plusieurs bouffées de délire polymorphe, présenta de l'écholalie jointe à de l'échomimie. Ces phénomènes avaient ce double caractère particulier d'alterner toutes les cinq minutes avec des crises

(1) Mabille. Echolalie dans le cours d'une affection mentale. *Ann. méd. psych.*, 1886, p. 370.

d'excitation et de ne porter que sur une seule personne, d'abord la mère, puis le père de la malade.

Gilles de la Tourette (1) a également rapporté plusieurs observations de maladie des tics avec coprolalie et écholalie. Le mécanisme de l'écholalie est toujours le même que précédemment. C'est un mécanisme réflexe, automatique, mais présentant ici la particularité d'être conscient et irrésistible.

L'observation IV de Gilles de la Tourette est particulièrement instructive à cet égard : « En écoutant un discours, une conférence, c'est le malade qui parle, j'étais poussé par le besoin presque irrésistible de répéter un mot, un bout de phrase qui venaient me frapper davantage. Il me fallait toute ma contention d'esprit, et un vif désir de respecter les convenances pour ne pas répéter ce mot tout haut. Toutefois comme je ne pouvais me soustraire qu'incomplètement à cette obligation, je m'aperçus à différentes reprises que plusieurs des personnes qui m'entouraient avaient parfaitement entendu. »

Remarquons que le phénomène de l'écholalie ne se produisait pas seulement pendant l'audition d'un discours, d'une conversation, mais encore au cours d'une lecture.

Ce curieux phénomène est à rapprocher de ceux désignés sous le nom *d'intoxication par le mot*, qu'on observe chez les malades les plus variés.

(1) Gilles de la Tourette, *Archives de neurologie*, 1885, p. 19.

CHAPITRE II

LE PSITTACISME DANS LES ETATS DÉMENTIELS

§ 1. — Démence sénile.

Le vieillard se montre souvent capable de répondre d'une façon correcte (tout au moins en apparence) aux questions banales qu'on lui pose sur sa santé, ses occupations, le temps qu'il fait, etc. Il s'en tire par des phrases toutes faites, qui n'ont pas d'autre valeur que celle de lieux communs, mais qui peuvent cependant en imposer sur le véritable état des facultés du malade. C'est seulement quand on lui parle de sujets plus complexes et plus abstraits et nécessitant pour être compris un certain effort d'intelligence, qu'on s'aperçoit du vide que cachent sous des apparences plus ou moins trompeuses, les mots employés, et qui n'ont pour le malade qu'un sens absolument rudimentaire, incomplet et imprécis, sinon même tout à fait nul.

Observation V

(Personnelle, recueillie à Bicêtre, dans le service du Dr Séglas).

François P..., âgé de 68 ans, entré à Bicêtre, le 19 juillet 1908.

30 *juillet.* — Le malade raconte qu'il a eu plusieurs attaques et qu'il a de la peine à parler. Il dit qu'il voudrait aller chez lui, parce qu'ici il ne pourra pas « s'en sortir ».

M. P... était un peu désorienté les premiers jours.

D. — Où êtes-vous ici ?

R. — Je reste dans la rue du Ur...

D. — Quel âge avez-vous ?

R. — Je suis né à Ur...

Il ne sait pas la date actuelle, se croit au mois d'avril. Au bout de quelques jours cet état de confusion se dissipa et M. P... put répondre très correctement aux questions précédentes. Il était même capable de tenir une conversation, si toutefois on ne sortait pas des banalités et des lieux communs.

D. — Monsieur P..., comment allez-vous ?

R — Très bien, très bien, Monsieur. Je n'ai vraiment pas à me plaindre de ma santé.

D. — Etes-vous content d'être ici ?

R. — Mais oui, mais oui. J'aimerais mieux être chez moi, mais enfin, je ne suis pas mal ici. C'est ma femme qui m'a fait enfermer.

D. — Comment cela ?

R. — Oui, oui, c'est une mauvaise femme. Elle est méchante. Ah ! si j'avais su.

D. — Avez-vous bien dîné ?

R. — Oui, Monsieur, on ne peut pas mieux.

D. — Votre santé est toujours bonne ?

R. — Oui, Monsieur, on ne peut pas mieux.

D. — Dormez-vous bien ?

R. — Très bien, Monsieur. Mon voisin dit que je dors très bien. Je ne peux pas m'en plaindre. Çà va très bien.

D. — Que faites-vous toute la journée ?

R. — Ma foi, je vas, je viens. Que voulez-vous faire ici ?

D. — Qu'est-ce que c'est que çà ? (un gros sou).

R. — C'est dix centimes, Monsieur.

Toutes ces réponses sont, on le voit, satisfaisantes. Elles cachent un état démentiel assez profond, cependant ainsi qu'il ressort des renseignements donnés par sa femme, et des paroles que prononce à certains moments M. P... sans qu'on l'interroge.

Sa femme nous apprend effectivement que depuis un an M. P... commence à déraisonner. Il brisait et cassait tout chez lui, souvent

même essayait de frapper sa femme. Un jour il voulut se couper la langue sous prétexte qu'elle était trop grosse ; un autre jour, il est descendu en chemise dans la rue.

D'autre part nous nous sommes présentés à M P... le 15 août au soir. Il était couché et avait le visage congestionné. Nous lui avons souhaité le bonsoir, et alors, comme si ce mot avait déclanché en lui quelque mécanisme automatique, il se mit à prononcer sur un ton tranquille et uniforme les paroles suivantes :

« Bonsoir, Monsieur le Docteur, çà va bien ; on ne peut pas mieux. Si je connais quelqu'un qui en a souvent qui me demande, alors je les enverrai tous chez vous. Je lui dirai que je suis très bien traité ; puis bien guéri et bien portant. En effet, on ne peut pas mieux. Je ne sens absolument rien. Tout le monde par là qui me demanderont, je commanderai. Je ne peux pas faire autrement ; plutôt les riches que les pauvres ; parce que ma femme travaille. Je lui recommanderai pour vous. Je lui dirai : « Vous n'avez qu'à aller chez ce Monsieur ».

Il s'arrête ; on le déclanche de nouveau en lui disant n'importe quoi, par exemple : oui, oui, Monsieur P... ; alors il reprend :

« Parbleu, mais certainement, Monsieur, je paye mon terme. Oh ! par exemple ! Il a été retraité de soixante francs comme colonel. C'est joli çà ! hein ! Puis je connais beaucoup de monde par là. Si ça pressait des fois, j'enverrais ma femme. Ça va bien. Je n'ai pas aucun mal, rien du tout. C'était derrière la tête que j'avais mal. (Ici une suite de mots incompréhensibles).

D. — Vous portez-vous bien ce soir ?

R. — Mais oui, Monsieur le Docteur, très bien.

D. — Continuez, Monsieur P...

R. — Mais je n'ai rien à dire. Oh ! je suis connu là-bas. Tenez, Monsieur P... me disait : « il se porte bien et ainsi de suite. Je lui ai fait avoir des clients tant que je pouvais. »

D'autre part, si l'on pose à Monsieur P.. des questions plus précises, il sait assez habilement dissimuler son vide intellectuel par des phrases toutes faites.

D. — Avez-vous lu le journal hier ?

R. — Oui, Monsieur.

D. — Qu'y avait-il de nouveau ?
R. — Oh ! pas grand chose, allez.
D. — Mais enfin quoi ?
R. — Pas grand chose.
D. — Etes-vous au courant des affaires de Turquie ?
R. — Oui, mais il faudrait que je me mette un peu au courant.
D. — Et les ballons dirigeables, qu'en pensez-vous ?
R. — Oui encore. C'est curieux ça. Ma femme lit le journal.

Ainsi Monsieur P... se trouve dans un état démentiel complet. Mais la ruine de ses facultés est plus ou moins apparente suivant les questions qu'on lui pose, et tantôt on obtient le langage réflexe, tantôt le radotage ; dans tous les cas, il est probable que ses réponses bonnes ou mauvaises, sont automatiques et peut-être inconscientes. Quand le malade est livré à lui-même, il devient tout à fait incohérent.

§ 2. — **Paralysie générale.**

Dans la paralysie générale, le psittacisme peut revêtir un grand nombre de formes, ainsi que le montre l'observation suivante.

Observation VI

(Personnelle, recueillie à Bicêtre, dans le service du Dr Séglas.)

Albert T.... âgé de 39 ans, entré à Bicêtre le 4 mars 1908, avec le diagnostic de paralysie générale. Depuis 2 ans son caractère a changé. Sa femme ne s'en inquiétait pas et mettait ce changement de caractère sur le compte des excès de boissons auxquels se livrait T .., Depuis huit jours il délire ; il exprime des idées philanthropiques et des idées de grandeurs.

A son entrée, on note de l'inégalité pupillaire, des troubles de la parole. Après avoir traversé une période de violente excitation, pendant laquelle il était impossible de l'approcher, T. est plus calme.

13 *août*. – On le trouve dans un coin de la cour, le visage tourné vers une porte qui est fermée. Il reste immobile, la tête basse, et met son doigt dans le trou de la serrure. Il ne fait aucune attention à ce qui se passe autour de lui. Il parle sans discontinuer, assez doucement, sur un ton régulier et monotone. « Le Danube et le Pothuau, bon, l'assommoir, bon, qu'est-ce que c'est? Ils veulent leurs leurs femmes, toi, tu veux les tuer. Ro, rrorro, rro, rrrrro, rro, rrorro (pendant une à deux minutes). Maintenant pour m'habiller, on va vous habiller, rro rro rorrrorro. Eh bien on va tout tuer, excepté les Français, rrorro rrrrrorrrro. Eh bien ! on va en..... (bafouillage incompréhensible) Oui, oui, alors, maintenant comment qu'on va partir? Eh bien? Cléo va venir te chercher avec son coupé. Tu vois. Où c'est que tu es? Ah bon! il n'y en a pour longtemps. Oui, oui, ah bon!

Il est impossible de fixer son attention.

D. — Qu'est-ce que vous faites là?

R. — Oui, on va se battre ce soir avec tout le monde, le fou tabac, le fou tabac, le fou tabac, le fou tabin, il est fou tabac (pendant une minute environ). Alors quand est-ce? Bon, bon, bon (un grand nombre de fois en comptant sur ses doigts). Je me retourne contre la France. Je vais les tuer en cinq minutes. Quelles crapules! ro rro, rrrro, rorrrro, les Corses valent mieux qu'eux.

D. — Qu'est-ce que vous faites là?

R. — Dis donc, amiral, voulez-vous sortir et le faire partir (en me désignant). »

L... paraît avoir des hallucinations auditives. Tout à coup il fixe le plancher, et s'accroupit comme pour parler à un interlocuteur qui serait dans la cave.

« Quest-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est? (en rythmant) Qu'est-ce que c'est? rro, rro, rrorrro, rrorro. Il y a une histoire Gustave Comte, Gustave Comte, Gustave Comte Comte .... (pendant 2 à 3 minutes), il a volé un autre. . un autre... un autre. François

Bat, François Bat, François Bat... (un grand nombre de fois) touc, tic, tac, touc, tic, tac, tou lou lou lou lou lou lou, quatre fois, cinq fois, mille fois, mille fois, mille fois, Gustave Flaubert, Gustave Flaubert, Gustave Flaubert (en rythmant et en battant la mesure avec sa main), quatre fois cent millions, quatre fois cent millions (un grand nombre de fois), Napoléon V, Napoléon VI, Napoléon VII, Napoléon VIII (en répétant devant chaque chiffre Napoléon), 9, 10, 11, 12, 17, rro, rro, rro, rrorro. Hier j'ai tué Jean Caffé. Cinquante mille m'ont fait cocu, moi empereur, le plus beau des hommes, le plus malin des cuistres. Maintenant il a tué 500,000 éléphants. J'ai 100 billions, mais j'en sais d'autres, rro, rro, rro, rro, rro, rrrrrrrro. Laissez-moi, n'est-ce pas, en voilà assez, vous n'avez rien à me demander 16, 17, 18, 19, 24, 30, 40 pour mes émoluements. 10, 20, 30, 40, 50, 60, 70, 73, 73, demain, après demain, demain, après demain, 80,000, 12,000, 100,000, en 1697. »

Il prête l'oreille et paraît écouter attentivement.

« Alors, maman, ça y est ? — Qu'est-ce que tu lui dis toi ? rro, rro, la la la la la, en 1610 il y aurait un Arabe. »

14 *août*. — T... est plus agité qu'hier ; il se promène de tous côtés dans la cour et parait de très mauvaise humeur. De temps en temps il retourne dans le coin où il était hier.

« Je ne veux pas que vous me tutoyiez (on ne le tutoie pas), mais je ne vous tutoie pas, n'est-ce pas, hier matin. Bon, c'est lui qui m'a mis ça. Oui, bon ! Alors c'est surprenant. Je ne suis pas sorti comme ça. Maintenant pourquoi suis-je ici comme ça ? Ca c'est le paletot de mon père (il regarde avec étonnement sa veste). Vous étamez la glace, n'est-ce pas. Comment que ça se fait ? Mais non ! mais non ! Je veux savoir pourquoi je suis venu comme ça. Pourquoi j'ai ce gilet-là ? 500 millions, 500 millions (un grand nombre de fois en se frottant les mains), moi c'est ce que je gagne tous les soirs, 500 milliards, 500 milliards, 500,000 fois, rro, rro, rro, rro.

D. — Qui est-ce qui vous parle, Monsieur T... ?

R. — Oh ! oh ! c'est terrible. Je ne veux pas être cramponné comme ça. Faites venir un gendarme. »

T... s'en va se promener, ne souffre plus qu'on l'approche. Après avoir fait plusieurs tours dans la cour, il revient dans son coin.

« Je gagne donc à la minute cinq cent cinquante milliards, cinq cent vingt milliards en cinq minutes, cinq cent millions, cinq cents vingt millions (un grand nombre de fois). Alors on va au sperme.

D. — Qu'est-ce que c'est le sperme ?

R. — C'est deux grandes cuves. Il faudra maintenant que je travaille un jour par semaine. On travaille le dimanche. Rrro, rro, rro, rrrro, rro, rro. »

Le soir le malade est accroupi dans son coin, pieds nus.

« Salle de bains, salle partout, fabrique à ça, superlatif, ordre du jour, trou la la la, ouisti, rrro, rro, rro, rro, rro, machine à double, machine à double, machine à ça, machine à ci. Je suis nourri pour 100,000 ans, rro, rro, rro, rro. Six millions d'hommes, six millions d'Africains, six millions de souliers, rro, rrorro, ro. »

Toutes ces paroles sont accompagnées de gestes stéréotypés, le malade fait constamment le geste de se ganter.

« Rro, rro, rro, ça sort par ici, oui (il siffle), trou la la la la laire (il siffle sans qu'on puisse reconnaître aucun air), cent millions, cent millions (un grand nombre de fois), cinq cent mille francs, cinq cent mille francs (un grand nombre de fois).

15. — T.. est appuyé contre un arbre, debout dans la cour. « Rro, rro, rro, savez-vous ce que cela veut dire ? Merveille. Tia, c'est jolie femme. Dans notre truc, on cause avec les yeux. J'ai fait une machine électrique pour faire des bougies. Rro rro, ça veut dire merveilleux. » T .. prononce mal et achoppe très souvent.

D. — Ro, qu'est-ce que ça veut dire ?

R. — Eh bien ! Cinq cent mille-mala-monématique-mathématique ».

Le soir, T... est très agité, on ne peut l'approcher.

16. — « Tous les cafards, tous les cafards (un grand nombre de fois), tout le truc, tout le truc (un grand nombre de fois), tous les Français, toute la rue du Caire, toutes les vaches, toute la bande, tout et rro (mots incompréhensibles). »

17. — Aujourd'hui le malade est plus calme et plus aimable.

« Boulevard Sébastopol. Vous avez la gare de l'Est, la gare de Lyon, la gare du cha, la gare du la, la gare du tra, la gare du tra. Apportez-moi mon costume d'amiral (il regarde en l'air).

D. — A qui parlez-vous ?

R. — A des amiraux.

D. — Où sont-ils ? je ne les vois pas.

R. — Taisez-vous. Maintenant vous avez en Flandre rue de Cuiraçao les plus beaux monuments que je puisse faire de mon existence entière (T . fait constamment des gestes stéréotypés avec ses doigts, comme s'il voulait enfiler des gants). Vous avez un cisep, un honia, un trika, un batuc . »

Ce langage est manifestement incohérent. Tout en lui n'est d'ailleurs pas psittacisme et il nous semble que cette incohérence résulte tantôt d'idées délirantes, tantôt d'hallucinations, tantôt enfin et, c'est alors seulement que T... est psittacisant, de l'automatisme des centres inférieurs du langage.

En effet, certains mots ou phrases qui paraissent au premier abord absolument dénués de tout sens, sont souvent en rapport avec une idée délirante qu'il est parfois impossible de soupçonner et que le hasard seul permet quelquefois de saisir. Ainsi T... nous a dit qu'on doit aller au sperme, et après lui avoir demandé ce que c'est que le sperme, nous avons appris que c'était deux grandes cuves. Pensant alors que T... répondait sans savoir ce qu'il disait, et considérant cette réponse comme incohérente, nous n'avons pas insisté. Nous en avons cependant eu l'explication quelques jours plus tard, T... nous ayant appris tant bien que mal qu'il existe à l'Elysée deux grandes cuves de sperme dans lesquelles on doit aller se tremper pour devenir beau.

D'autres phrases, non moins incohérentes, sont probablement en rapport avec des hallucinations auditives ou visuelles. Tel est peut-être le cas des mots oui, oui, ah bon, que répète fréquemment T.. lorsqu'il répond à des interlocuteurs iuvisibles.

Si certaines phrases peuvent être rattachées ainsi, soit à une idée délirante, soit à une hallucination, d'autres au contraire, paraissent indépendantes de toute espèce de troubles sensoriels ou d'idée, ou du moins d'idée nette et précise, et constituent donc du psittacisme. Ainsi la répétition très fréquente des mots tels que : cinq cents millions, milliards, etc., exprime bien des idées de grandeur et d'euphorie, mais constitue néanmoins un exemple de psittacisme à pensée indistincte et vague dont nous avons précédemment parlé. Car très certainement ces différents nombres qui représentent des concepts tout à fait abstraits ne sont employés par T .. que comme de vagues symbôles de grandeur sans proportion entre eux.

Il y a lieu de demander si le son rro-rro a pour T... une signification quelconque. Il nous dit lui-même que rro veut dire merveille, mais l'instant d'après nous le lui demandons et il nous répond par des mots sans suite. Le son rro ne veut probablement rien dire. Il représente seulement une émission de sons inintentionnelle, résultant de l'excitation des centres du langage.

Il en est de même des mots bizarres prononcés par le malade : touc-tic-tac-cisep-honia-trica. Il est vrai qu'on pourrait supposer à propos de ces derniers que ce sont simplement des mots estropiés et rendus méconnaissables par suite de la difficulté avec laquelle le malade s'exprime.

Au contraire, les mots tels que François Bat, tous les cafards, tout le truc, que répète un grand nombre de fois le malade, s'ils sont amenés la première fois par une association d'idées ou une hallucination, finissent au bout d'un certain temps par perdre toute espèce de sens. Cette répétition de mots rapproche fort, comme on le voit, le langage de T..., de la verbigération. Dans les deux cas, le mécanisme en est le même : excitation des centres du langage qui fonctionnent automatiquement. Le langage de T.... se rapproche encore à un autre point de vue de celui des déments précoces, c'est par la salade de mots, « salle de bains, salle partout, fabrique à ça, superlatif, ordre du jour, etc. », suite de mots prononcés au hasard et constituant un bel exemple de psittacisme. En raison de l'état d'euphorie et des idées de grandeur du malade, cette salade de mots se modifie parfois par l'adjonction de l'adjectif tous, et l'on obtient alors le galimatias suivant : « *Tous* les Français, *toute* la rue du Caire, *tous* les boulevards, *toutes* les vaches, etc. »

D'autres part, certaines paroles semblent bien avoir pour cause un véritable plaisir musculaire ou une impulsion verbale ; telle cette phrase : « Vous avez la gare de l'Est, la gare de Lyon, la gare du Cha, la gare du La, la gare du Tra, la gare du Tra. »

Notons encore la tendance à réciter mécaniquement une suite de chiffres (Napoléon III, Napoléon IV, etc.), une suite de mots associés automatiquement dans la mémoire par l'éducation ou l'habitude. On peut la considérer conme un signe précieux d'affaiblissement intellectuel.

§ 3. — Démence précoce.

Les troubles du langage dans la démence précoce ont été l'objet de nombreux travaux. Il suffit de s'y reporter pour se rendre compte que le plus grand nombre des déments précoces sont des psittacisants (1).

On y rencontre la salade de mots, la verbigération, les stéréotypies verbales, les néologismes, l'écholalie, etc. Nous ne nous y arrêterons pas longuement et nous ferons seulement remarquer que les déments précoces arrivent au psittacisme par deux voies : ou bien en raison de leur affaiblissement intellectuel progressif, par la prédominance de l'automatisme des centres inférieurs du langage ; ou bien par le mécanisme que nous avons déjà signalé à propos de la formation des stéréotypies verbales et des néologismes.

1° **Salade de mots.** — Masselon donne comme exemple de Wortsalat, les lignes suivantes :

Ma mère voulait que ma petite fille travaillât pour elle. Elle est droit d'origine, ce sont des conserves : les conserves privées de la vue au permis de chasse vont dans les loges. Si vous êtes des sourds-muets on les affranchit. Je suis paralysée, je suis sourde muette. C'est bon à la voiture ; j'ai été au 29 septembre en voiture demoiselle de Kiévermont, c'est bon de manger des centaines de sacs à

(1) Cahen, Contribution à l'étude des stéréotypies. *Arch. de Neurol.*, 1901, II, p. 476.

Dromard, Etude sur la stéréotypie des déments précoces. *Arch. de Neurol.*, 1905, I, p. 189.

Deny et Roy, *La démence précoce*, 1903.

Masselon, *La démence précoce*, 1904.

Kiévermont, jeudi 5 mars à Kiévermont, le 29 septembre à Kiévermont, jeudi 5 mars à Kiévermont, le 29 septembre 1887 j'ai dormi au Luxembourg, Namur, Liège, Anvers, j'ai été à la grand'messe 26 fois 40 demain vendredi 25 janvier, dimanche 24, dimanche 24 juin 1887, je viendrai manger à Kiévermont danser de grosses femmes, j'ai été à Kiévermont, à Arlon, à Bruges 1880, 1828, à la ville de Bruges, Gilson Nicolas hier mercredi 4 mars 1888 nonante 80 ans passés jeudi 5 mars.

Mais dans ce langage subsiste encore un rudiment de construction grammaticale. La malade fait encore des phrases, phrases évidemment dépourvues de tout sens, mais conservant une certaine tournure.

Il nous a été donné d'observer dans le service de notre maître le Dr Deny à la Salpêtrière, un exemple de salade de mots qui nous paraît encore plus typique, en ce sens que l'on n'y trouve même plus trace de construction grammaticale.

Il y a madame à la Rochefoucault, maintenant madame pour le siège de Paris. Louis le Grand par le Dr Raymond dans les armes du Louvre. Francisque Sarcey alors au Français, l'opéra par la littérature antérieure dans un couvent donc du Châtelet il devait venir Roosevelt. Les officiers avaient un droit de sensuel. Thiers a reçu le peuple ; il a donné l'expression de la Chambre. Le peuple ne faisait pas de blessure. Du membre. 10 ans après. 20 ans après. 2 ans après. L'empereur d'Allemagne fut salué de l'Afrique. Les Celtes de Belgique, exprimés par les traits dans les faits. Eh bien ! Paris dans les armes et sur les feux. Abd-el-Kader.

En réalité ici même, on note encore une ou deux phrases grammaticales. Le plus souvent les deux symptômes, salade de mots et verbigération coexistent chez le même malade.

2° **Verbigération.** — La verbigération que Kahlbaum regarde comme caractéristique de la catatonie, consiste en ce que « le malade déclame sans cesse sur un ton pathétique et théâtral les mêmes phrases, souvent d'une portée très vulgaire ou parfois même des mots totalement vides de sens. » (1)

Nous donnerons plus loin quelques exemples de verbigération en signalant les difficultés qu'on éprouve souvent à la distinguer de la logorrhée des maniaques.

3° **Néologismes.** — Les néologismes résultent pour les déments précoces d'un processus analogue à celui de la jargonophasie. Ce sont le plus généralement des néologismes passifs et n'ayant aucune signification. Ils se développent, dit Masselon, grâce aux troubles de l'attention, à l'imprécision et à l'effacement des images verbales.

Cahen cependant admet un autre mode de genèse. Pour lui, le néologisme du dément précoce, est le reflet d'une idée, il exprime par conséquent, quelque chose. Mais au bout d'un certain temps le malade oublie le sens de son néologisme et continue cependant à s'en servir sans le comprendre. Le fait s'observe d'ailleurs aussi bien chez les déments paranoïdes à idées de persécution.

4° **Stéréotypies verbales.** — Enfin les stéréotypies verbales, qu'on rencontre assez souvent chez les déments précoces, représentent encore une forme évidente de psittacisme. En voici un exemple emprunté à Cahen (2) :

(1) Séglas, *Troubles du langage chez les aliénés*, p. 38.
(2) Cahen, *loc. cit.*

D. — Comment vous appelez-vous ?
R. — Il ne faut jamais rien lui dire.
D. — Quel âge avez-vous ?
R. — Il ne faut jamais rien lui dire. Je ne sais pas ; 22 ans.
D. — Savez-vous mon nom ?
R. — Vous êtes docteur ; je lui donne sa bénédiction.
D. — Savez-vous le nom de l'établissement ?
R. — Ville-Evrard. Sans céder, je lui donne sa bénédiction.
D. — Pourquoi êtes-vous ici ?
R. — Sans se troubler ; sans céder ; je ne sais pas.
D. — Voulez-vous partir ?
R. — Oui. Je ne sais pas. Sans se troubler, sans céder.
D. — Voulez-vous rester ?
R. — Je veux bien. Il ne faut jamais rien lui dire.
D. — Pourquoi répétez-vous sans cesse les mêmes mots ?
R. — Je ne sais pas ; il ne faut jamais rien lui dire.

CHAPITRE III

LE PSITTACISME DANS LES ETATS AIGUS D'EXCITATION MANIAQUE ET DE DÉPRESSION MÉLANCOLIQUE.

---

§ 1. — **Etude clinique.**

Avant de passer à l'étude du psittacisme sans pensée expresse ou distincte, tel qu'on l'observe chez les débiles et les persécutés, nous devons d'abord considérer le psittacisme dans les états aigus d'excitation maniaque et de dépression mélancolique. Si le langage des maniaques semble incohérent, ce n'est pas par suite de l'absence d'idées, mais bien plutôt par suite de la multiplicité des idées, des images et des souvenirs qui se succèdent si rapidement dans l'esprit du malade que l'interlocuteur ne peut pas parvenir à les suivre (*langage elliptique*). Comme le fait remarquer Morselli (1), il s'agit là d'une incohérence fonctionnelle, par opposition aux incohérences organiques des démences.

Le langage devient alors incompréhensible par suite des ellipses et des abréviations employées par le malade qui n'a pas le temps d'exprimer nettement ce qu'il vient

(1) Morselli, *Manuale di semejotica delle malattie mentali*, II, p. 428 et suiv.

de penser. Les idées se suivent chez lui avec une rapidité inaccoutumée. C'est là une première cause de l'incohérence de son langage. Elle n'est qu'apparente. Il en est une autre qui est réelle. En effet, les idées chez lui ne s'associent plus suivant les rapports logiques. Elles s'enchaînent au hasard de l'automatisme psychique. Ainsi se forme un langage plus ou moins absurde (*logorrhée*) qui rentre à plusieurs titres dans le domaine du psittacisme.

C'est chez ces malades qu'on observe au plus haut degré les associations de mots par rimes ou assonnances. Il s'agit le plus souvent de calembours, de jeux de mots grossiers. Ils ne correspondent pas à une pensée. Ils ne sont que le résultat de l'association de mots similaires. « Que dites-vous, disons-nous à un malade ? Vous ne vous en rendez pas compte. Il répond : non je ne suis pas comte ».

Par contre le psittacisme ne se rencontre guère dans les états mélancoliques. Les plaintes et lamentations du malade sont toujours en rapport avec l'état de douleur morale ou d'anxiété dans lequel il se trouve, et les idées délirantes coexistantes. Parfois par suite de la répétition de ces plaintes, le langage du malade ressemble à la verbigération des déments précoces et semble dépourvu de sens, mais ce n'est là qu'une apparence ainsi qu'on peut s'en assurer par l'interrogatoire du malade. L'observation suivante empruntée à Neisser (1) nous offre précisément

(1) Neisser, Ueber das Symptom der Verbigeration. — *Allg. Zeitchs. f. Psych.*, 1890, p. 168.

un exemple de logorrhée chez un mélancolique anxieux dont les paroles pouvaient en imposer pour de la verbigération.

Observation VII

(Traduction personnelle)

31 *décembre* 1886. — X..., propriétaire, âgé de 29 ans, est amené à l'Institut, tremblant de tout son corps, et paraissant plongé dans un état d'anxiété intense ; la physionomie et toute l'attitude du malade expriment la plus vive inquiétude. Il fixe anxieusement son regard sur son interlocuteur. Chaque mouvement qu'on exécute devant lui le fait sursauter. D'autre part il est parfaitement capable de reconnaître les personnes qui l'entourent, les objets qui se trouvent près de lui. Il sait qui est le médecin, qui les gardiens, et les désigne sans se tromper par leur nom. Il répond couramment, mais le plus vite qu'il peut, et s'embarrasse dans de longues phrases. Il est difficile d'écrire ce qu'il dit. La phrase qui suit semble toujours destinée à diminuer la portée de la phrase qui précède et à l'excuser. Du reste sa façon de parler témoigne d'une certaine éducation.

D. — Qu'est-ce qui vous fait donc ainsi peur ?

R. — Ah, monsieur le Docteur, je ne sais pas ce qui me rend aussi anxieux, mais il est bien possible qu'il pourrait arriver que dans ma hâte, bien que personne ne m'y force, une parole inexacte aurait pu m'échapper. Si tel est mon cas, je vous prie de considérer que je ne l'ai pas fait intentionnellement et que je la retire, que je la retire, aussi vrai que Dieu m'aide, amen !

D. — Mais vous n'avez rien dit de mal.

R. — Si, cela n'est pas. Mais cela pourrait être tout de même, que l'on vous ait dit quelque chose qui aurait été mal compris et dont je ne voudrais pas porter la responsabilité devant Dieu.

Le soir, à la visite, il est en bras de chemise et en chaussettes. Malgré de patientes et longues prières, on ne peut le décider à mettre ses souliers. Il répète plusieurs fois de suite : « Ah ! Monsieur le Docteur, épargnez-moi donc pour une fois ces souffrances ».

D. — Est-ce donc pour vous une bien grande souffrance que de mettre vos souliers?

R. — Non, mais je ne sais pas si je ne dois pas craindre qu'il n'en résulte quelque chose de mauvais pour moi.

D. — Il n'en résultera rien de fâcheux pour vous.

R. — Ah ! Monsieur le Docteur, pouvez-vous me jurer sur le salut de votre âme que je n'en souffrirai pas, ni dans mon corps, ni dans mon âme et qu'il n'en découlera pas des conséquences dont la responsabilité serait trop grande pour moi ?

En même temps le malade évite qu'on ne le touche, retire ses mains quand on cherche à les lui saisir, ne souffre pas que l'on boutonne son gilet qui reste ouvert. Il ne saurait être question d'un examen physique Si on le menace de lui mettre de force ses souliers, il joint les mains et dit sur le ton d'une prière :

Oh toi ! Dieu tout puissant, foncièrement bon, s'il faut que je mette mes souliers, et que je ne puisse faire autrement, bien que j'ai prié, alors qu'il en soit ainsi ; amen !

Mais il persiste à refuser de mettre ses souliers On le mène alors au bain. Avec beaucoup de peine, plusieurs infirmiers réussissent à le déshabiller. Chaque fois qu'on lui enlève quelque vêtement, il répète, avec des soupirs d'anxiété, les paroles suivantes :

Oh toi, Dieu tout-puissant, foncièrement bon, s'il faut que j'enlève ma veste (ou mon gilet, ou mon pantalon, mon caleçon, etc.) et si je ne puis faire autrement, qu'il en soit ainsi en ton nom sacré ; amen.

Comme les infirmiers avaient ordre de ne pas employer la force, et comme il suppliait continuellement qu'on lui épargnât de pareilles souffrances, il a été ramené dans sa chambre sans avoir été baigné. De temps en temps il proférait quelques paroles analogues aux précédentes et finissant toujours comme des prières par le mot amen. Quand on lui demandait pourquoi il parlait ainsi et si ce n'était pas une voix qui le lui commandait, il répondait que l'anxiété à laquelle il était en proie, l'y forçait. Et l'on avait bien d'ailleurs l'impression qu'il en était réellement ainsi. Quand le médecin sort de la chambre, il court après lui, et lui dit :

Excusez-moi, mais je crois que je... ou plutôt je n'ai pas compris

vous venez de dire quelque chose... je voudrais prier, si possible, pour le salut de votre âme. Que cela me soit épargné.

Il écoute à peine la réponse tranquillisante du médecin, et continue sur un ton de voix élevé :

Ah Dieu ! aide-moi si je suis éprouvé, je remets mon âme entre tes mains pour l'éternité ; amen ».

Ces paroles, dans lesquelles on note de très fréquentes répétitions, ne constituent pas de la verbigération ; elles ont un sens, elles expriment, de même que toute l'attitude du malade, un état d'anxiété très pénible. Et l'on peut supposer qu'un homme sain d'esprit, et aussi croyant que M. X..., placé dans les mêmes conditions, c'est-à-dire en proie à une anxiété aussi intense, ne parlerait pas d'une façon bien différente. Une telle répétition nous paraît donc psychologiquement motivée ; il n'y a ici ni verbigération, ni psittacisme.

§ 2. — **Diagnostic entre la logorrhée des états maniaques ou mélancoliques et la verbigération.**

Avant d'aller plus loin, nous pensons qu'il y a lieu d'insister plus particulièrement sur les caractères distinctifs qui peuvent exister entre la logorrhée des états maniaques ou mélancoliques et la verbigération.

Certains cas de verbigération peuvent en imposer pour de la logorrhée maniaque ou mélancolique. On comprend tout l'intérêt de ce diagnostic qui comporte, suivant les cas, un pronostic tout différent, surtout quand les malades ne présentent guère que des troubles de langage ; c'est alors d'après ces troubles surtout et quelquefois seulement qu'on devra établir le diagnostic.

En nous reportant à la définition que Kahlbaum (1) a donné de la verbigération dans son étude sur la catatonie, nous pouvons considérer que la caractéristique de cette verbigération, c'est le fait que sans comprendre ce qu'il dit, le malade répète tantôt des sons, tantôt des mots, tantôt des phrases complètes ou incomplètes, et cela sous la forme d'un discours et sur un ton pathétique et déclamatoire.

D'après cette définition, il convient d'éliminer d'abord certains faits qu'on pourrait être tenté à un examen superficiel, de ranger parmi les cas de verbigération. En effet, la répétition des mots peut s'observer en dehors de la verbigération, chez les aliénés dans tous les cas où l'on peut l'observer chez les individus sains d'esprit. Un mélancolique, par exemple, comme celui de l'observation précédente, dominé par des sentiments douloureux et uniformes, dont l'imagination se trouve de ce chef considérablement limitée, s'adonne à des plaintes monotones dans lesquelles reviennent constamment les mêmes mots. N'importe quel individu placé dans de semblables conditions, réagirait évidemment de la même façon. Les plaintes du malade, pour monotones et uniformes qu'elles soient, n'en ont pas moins une raison, un motif psychologique suffisant pour les légitimer. Il ne s'agit pas là de verbigération et partant pas non plus de psittacisme, mais seulement d'une réaction normale en soi, et qui n'a de pathologique que l'absurdité des convictions mélancoliques, qui en sont la cause.

On devra faire une semblable distinction chez les

(1) Kahlbaum, la *Catatonie*, Berlin, 1874.

paranoïdes. Certains de ces malades peuvent, en effet, répéter un grand nombre de fois soit le même mot, soit la même phrase, et cela en toute connaissance de cause, et sous l'empire d'une hallucination ou d'une idée délirante. Ainsi, Morel parle d'une malade qui répétait constamment la même phrase dans la crainte de perdre la parole, comme d'ailleurs à d'autres moments, elle ne cessait de remuer son bras dans la craine d'en perdre l'usage. Enfin, d'autres déments paranoïdes s'imaginent qu'ils sont condamnés à ne prononcer qu'un certain nombre de mots. Ils en sont alors réduits à répéter ces mêmes mots pour exprimer toute espèce de sentiments.

En somme, avant d'affirmer la verbigération chez un malade qui répète indéfiniment les mêmes mots ou la même phrase, il convient de chercher si cette répétition n'est pas motivée, soit par un délire, soit par des hallucinations.

Le diagnostic est parfois des plus difficiles, d'autant plus que nombre d'affections chroniques peuvent avoir un début mélancolique, et que si les lamentations du malade sont légitimes au début, elles tendent par la suite tout en persistant, à perdre toute signification, à se stéréotyper, en raison de l'affaiblissement intellectuel concomittant. Cette période de transmission est difficile à saisir.

Clemens Neisser (1) fait remarquer qu'alors la physionomie du malade peut encore exprimer la douleur ou l'anxiété, mais que cette expression semble figée. Il manque au visage cette animation spéciale résultant

(1) Neisser, *loco citato.*

d'un état psychique douloureux immédiat. Les gestes, quoique toujours les mêmes, changent cependant de caractère. Ils deviennent comme mécaniques. Enfin, les plaintes du malade prennent bien le caractère de stéréotypies verbales, et l'on a l'impression, en les entendant, que le malade ne comprend plus ce qu'il dit.

Neisser, à ce propos, cite un exemple frappant. Il s'agit d'une malade qui assiégeait constamment la porte de sortie, et qui, à chaque personne pénétrant dans la salle, demandait toujours sur le même ton : « N'est-ce pas, Monsieur, ayez la bonté de me donner la clef ! » Un jour on lui donna la clef demandée et quand elle l'eut prise dans la main, elle resta à la porte, exactement dans la même position, et répétant encore la phrase stéréotypée.

Il nous a été donné d'observer un cas analogue à la Salpêtrière dans le service de notre maître, M. le D[r] Deny. Il s'agissait également d'une femme qui, tous les matins à la visite, s'élançait hors de son lit et courait en chemise supplier le médecin de la laisser sortir, avec toutes les marques apparentes du plus profond désespoir, et aussi de la plus grande anxiété : « Laissez-moi sortir, laissez-moi sortir, laissez-moi sortir, disait-elle. » Il suffisait d'un simple geste pour qu'elle retournât se coucher. Parfois même il suffisait d'attendre quelques instants sans rien lui dire pour obtenir le même résultat. Et ce qui prouve bien qu'il s'agissait ici de stéréotypies verbales et kinétiques, c'est que la malade qui sortait de son lit avec la plus grande précipitation et courait au plus vite vers le médecin, ne mettait pas moins d'empressement à y retourner et à s'y enfouir. De plus, si comme nous

l'avons dit, ses gestes, ses traits, son attitude donnaient l'impression du plus grand désespoir, d'autre part, la répétition quotidienne identique des mêmes mots, des mêmes gestes, des mêmes actes, des mêmes lamentations montraient bien aussi qu'il s'agissait de stéréotypies.

Enfin, dans certains cas, le diagnostic est impossible et c'est seulement l'évolution ultérieure de l'affection qui permet de le poser.

En voici un exemple emprunté à Neisser (1) :

Observation VIII.

(Traduction personnelle).

Augusta K..., femme d'un forgeron, âgée de 46 ans, malade depuis environ deux mois. Entrée à l'Institut du docteur Neisser, le 11 novembre 1886. A son entrée, la malade montre un peu d'agitation anxieuse. Les questions qui lui sont posées ne reçoivent pas de réponse. Elle chuchotte continuellement, d'une façon incompréhensible. Elle oppose une résistance des plus vives quand on veut la conduire dans sa division

12 *novembre.* — Femme grande, maigre, d'aspect cachectique, mais fortement bâtie, dont le crâne est assez étroit dans la partie frontale mais ne présente pas de malformation. La physionomie exprime la frayeur et l'attente anxieuse. Le regard erre d'un point à un autre. Les lèvres sont obstinément fermées. La malade se couvre la bouche et le nez avec la main et fait fréquemment le geste de s'essuyer les lèvres avec la main. Les pupilles paraissent assez étroites et égales, sans qu'on puisse toutefois l'affirmer, car la malade s'oppose à tout examen. Tremblement des mains ; le soir, la malade semble assez désorientée et ne répond toujours à aucune des questions qu'on lui pose. D'ailleurs elle semble ne pas les

(1) Neisser, *loco citato.*

entendre. Depuis le déjeûner qu'elle avait mangé de très bon appétit, elle marmotte continuellement en pleurant, sans que l'on puisse comprendre un seul mot de ce qu'elle dit, même en l'écoutant avec la plus grande attention. Elle court sans trêve dans la salle, en promenant sa main sur sa bouche et son nez, s'arrache des mains des infirmiers qui veulent la faire asseoir et s'empare des objets qui lui tombent sous la main.

13. — Hier soir la malade a refusé de prendre son dîner et d'avaler une potion à la paraldéhyde.

Elle n'a presque pas dormi et a quitté plusieurs fois son lit pour errer dans la salle, toujours en parlant à voix basse. Elle a passé une partie de la nuit sur un banc. Ce matin la malade est anxieuse. Elle a revêtu plusieurs corsages qu'elle refuse d'enlever, et depuis le matin court constamment dans la salle, en chuchotant et en se plaignant d'une façon monotone. Dans ses murmures on a pu distinguer une seule fois les mots : « Dieu est tout-puissant et sa bonté est éternelle. »

14. — Hier soir la malade était un peu calme. Elle reste assise, mais continue à s'essuyer la bouche avec la main. Ne répond toujours pas aux questions qu'on lui pose. Sommeil très agité sans médicament. Ce matin la malade est toujours agitée. La malade revêt de nouveau tous les corsages dont elle peut s'emparer, et se comporte dans la journée comme la veille. On commence aujourd'hui le traitement suivant : laudanum, V gouttes trois fois par jour, en augmentant chaque jour.

Pendant les quinze jours suivants, le tableau clinique n'a pas changé. La malade erre sans but dans la chambre, toujours en s'essuyant la figure et la bouche avec la main et en marmottant des paroles incompréhensibles.

2 *décembre.* — La malade est assise avec un drap autour de la tête. Ses mains parcourent continuellement ses vêtements. Quand on lui tend la main, elle la donne fébrilement. Quand on l'interroge, elle répond. Elle dit qu'elle souffre beaucoup de la tête, qu'elle ne sait pas depuis combien de temps elle est ici. Elle chuchote encore quelques paroles incompréhensibles. Vers minuit je fus appelé auprès de la malade. Elle s'était tout-à-coup dressée tout debout sur

son lit et avait commencé à discourir à haute voix en faisant de grands gestes, si bien qu'elle troublait le sommeil de toutes les autres malades. Je l'ai trouvée déjà calmée, en ce sens qu'elle n'était plus que sur son séant et qu'elle ne criait plus aussi fort, au moins d'après ce que disait la garde. Elle pérorait continuellement sur le ton d'un prêtre faisant un sermon et bénissant l'assistance, en gesticulant avec les deux bras, et sans se laisser distraire ni interrompre par aucun rappel à l'ordre. Quelquefois seulement apparurent dans son discours quelques mots provoqués par ce qu'on lui avait dit. Elle parlait lentement, sur un ton de voix élevé, d'une façon pathétique. De plus quelques phrases réapparaissaient constamment. On réussit à noter ce qui suit :

D. — Pourquoi êtes-vous si bruyante, madame K... ?

K. — Je me réjouis dans le Seigneur. Je suis ici si juste. L'aide de Dieu est juste. Louez le Seigneur dans tous les pays. A moi, vous qui êtes justes !

D. — Mais, madame K .., pourquoi parlez-vous à haute voix dans la nuit ?

R. — Qui donc m'a prêchée et illuminée dans la nuit ? Le Seigneur Jésus-Christ qui est né dans le pays juif. Dois-je souffrir injustice, souffrir injustice, souffrir injustice ? Je suis juste. En quoi dois-je être coupable ? Je ne sais rien. Ce sont les trois rois, ce sont les trois sages du Levant, ce sont les trois rois. La main c'est la droite, c'est la main droite. Ce ne sont pas des mensonges. Le Seigneur jugera les mensonges (En se tournant vers moi) Vous êtes fils d'instituteur, vous êtes un homme juste, un fils juste, un fils d'instituteur juste ainsi que le Seigneur l'a promis. Il m'a remontée, remontée déjà toutes les nuits. Ici, personne ne sera damné. Seulement le Seigneur jugera. Vous le savez, vous le savez que mon langage était muet. Vous l'avez vu et entendu. Mais maintenant le Seigneur m'a rendu la parole ; haut et juste et avec joie. Nous chanterons à haute voix à l'église : Louez Dieu, vous, chrétiens, dans son trône le plus haut ; il vous entend dans l'état des Cieux et nous envoie son fils.

D. — Savez-vous où vous êtes ici ?

R. — C'est ici la main du Seigneur, alors qu'il m'a remontée, et

il m'aidera encore beaucoup de fois. C'est un homme faux qui a voulu me prendre ainsi ici. Ce n'est pas ici, ici, ce n'est pas ici, ici. La main de Dieu n'est pas ici, et ainsi nous voulons ensemble joyeusement louer et remercier Dieu. Personne ne veut cela. La main de Dieu est juste. Elle juge et juge ..

Après injection de morphine, la malade se calme au bout de vingt minutes et s'endort. Le visage n'est pas très congestionné ; le pouls bat 76 pulsations. Il est plein. Les pupilles sont très larges.

3 décembre. — Ce matin la malade errait comme d'habitude dans la chambre, en remuant les doigts et en chuchotant continuellement. On entendait constamment revenir les mots : juste, justement, jugé. Elle ne répond pas quand on lui parle. Dans la journée elle s'occupe à couper des plumes, d'une façon automatique, sans cesser pour cela de chuchoter.

4. — La malade assise devant sa table, regarde devant elle dans le vague, en remuant les doigts et en chuchotant. Quand on lui tend la main, elle dit sur un ton monotone : « Ceci est la main droite, la main droite, la main droite » puis elle continue à marmotter d'une façon incompréhensible : « Je suis tout à fait justement ici, tout à fait justement. Ils m'ont aidé dans leur heure. Je suis tout à fait justement ici. Ils m'ont relevée ; l'aide de Dieu relève. Nous sommes venus ici tout à fait justement. Cela arrive à l'homme avant qu'il y pense, avant qu'il y pense, avant qu'il y pense. C'est entré ainsi. Nous avons pris le chemin de fer, le chemin de fer, le chemin de fer, nous avons pris, mais la main de Dieu.... la main de Dieu.... juste. »

Et la malade continue ainsi, indifférente à ce qui se passe autour d'elle et aux paroles qu'on lui adresse. C'est seulement par de vives interpellations qu'on la distrait momentanément.

Durant les jours qui ont suivi, aucun changement notable ne s'est produit dans l'état de Mme Klose. Elle continue à errer dans la salle en faisant entendre son marmottement pendant des semaines entières, sans qu'il soit possible de rien comprendre, même en prêtant la plus grande attention. Quelquefois seulement, on réussit à saisir quelques paroles, et on constate alors des répétitions fréquentes de mots. Il s'agit d'une verbigération continuelle. En

même temps les mouvements précédemment décrits et qui consistaient à s'essuyer la bouche avec la main, tendent à se stéréotyper de plus en plus. Maintenant la malade met ses doigts dans sa bouche entr'ouverte, comme si elle voulait siffler.

Ainsi au début de sa maladie, Mme Klose paraissait atteinte d'un accès de mélancolie anxieuse ; il est vrai que dès les premiers jours certains gestes absurdes et contrastant avec l'état d'âme de la malade, et d'autre part, certains actes également absurdes, tel que celui de revêtir machinalement et sans aucune raison plusieurs corsages à la fois, auraient dû attirer l'attention du côté de la démence paranoïde, diagnostic que l'évolution ultérieure de l'affection est venue confirmer si nettement par l'apparition de stéréotypies kynétiques et d'une verbigération plus caractérisées. Si l'erreur a été commise au début, elle a été due sans doute à ce fait que parmi les rares paroles qu'on pouvait arriver à saisir dans le marmottement incessant de la malade, les mots : « Dieu est tout puissant et sa bonté est éternelle », paraissaient bien en rapport avec l'état d'anxiété dans lequel on supposait que la malade se trouvait. Ces paroles avaient alors un sens ; elles paraissaient exprimer la confiance de la malade en un Dieu dont la bonté devait un jour lui alléger ses souffrances. En réalité il n'en était rien.

Nous devons rapprocher de l'observation précédente la suivante qui est tout à fait analogue.

Observation IX

(Personnelle, recueillie dans le service de M. le Dr Séglas, à Bicêtre).

Louis-Célestin B.... entré à Bicêtre le 11 octobre 1905, à l'âge de 27 ans. D'après les renseignements donnés par son frère, B .. était déjà malade depuis 2 mois lorsqu'il est entré à Bicêtre. Le début fut marqué par de la tristesse. B... se plaignait d'éprouver des battements dans les tempes, faisait des prières et embrassait la terre. Par instants il tremblait comme s'il éprouvait de la terreur. Parfois il marchait d'une façon bizarre, en sautant à pieds joints par exemple, ou bien se baissait comme pour ramasser quelque chose. Il mangeait assez bien, mais ne causait pas volontiers. Il se figurait qu'on le poursuivait et qu'il allait être jugé. Il fait une fugue au Vésinet, mais revient bientôt chez lui après avoir égaré sa malle. Il s'est fait arrêter dans la rue par des agents, probablement à cause de son allure bizarre.

Il n'avait jamais été malade, ne buvait pas. Il exerçait la profession de garçon épicier, et son patron le considérait comme un bon employé.

Sa mère s'est suicidée.

Le grand père maternel est mort à Ville-Evrard, probablement alcoolique.

17 *octobre* 1905. — Le malade ne répond qu'avec lenteur aux questions qu'on lui pose. Il dit qu'il a travaillé autrefois en qualité de garçon épicier. Il regarde la paume de sa main droite, parle de punitions, puis bientôt répond aux interrogations en disant : « Pardonnez, excusez, j'ai désobéi ; enfer. Je n'aurais pas dû résister à M. Terrier ! » on le fait mettre debout ; il ne tarde pas à tomber à genoux.

Il sait qu'il est à Bicêtre, maison de santé. Par moments il répond convenablement à toutes les questions qu'on lui pose ; ou bien, au contraire les mêmes interrogations provoquent une réponse sans aucun rapport avec la question.

J'ai avalé maman. Excusez-moi. Pardon.

D. — Quelle faute avez-vous commise ?

R. — Excusez. Abandonné.

D. — Qui ?

R. — Ma mère.

D. — Chez qui travailliez-vous ?

R. — Chez M. Bonnier.

D. — Que fait-il ?

R. — Directeur de la teinture.

D. — Quel âge avez-vous ?

R. — Vingt-huit ans. (*Exact*).

D. — Y a-t-il longtemps que vous êtes malade ?

R. — Oui.

D. — Combien de temps ?

R. — Oui.

D. — Avez-vous été soldat ?

R. — A Toul.

D. — Avez-vous été gradé ?

R. — Non.

D. — Etiez-vous bien avec vos chefs ?

R. — Encore assez.

D. — Avez-vous été consigné ?

R. — Oui, j'avais passé par la porte du quartier.

D. — Pour quoi faire ?

R. — Maudit (ici une suite de mots incompréhensibles prononcés sur un ton de tristesse). Le malade regarde la face dorsale de sa main.

D. — Pourquoi faites-vous ça ?

R. — Cachez l'heure.

Le malade a l'air absent. Il murmure : Oui... oui.

26. — Le malade est toujours dans le même état. Interrogé sur sa famille et ses antécédents, il répond posément et raisonnablement. Il a été autrefois à l'école, mais n'a jamais pu apprendre l'orthographe. Quand on lui demande s'il était bon garçon, il répond que oui. Lorsqu'on lui dit : R. est un grand criminel, il répond sans hésitation que non. Par contre si l'on l'interroge sur

les causes de sa maladie, il répond : « Excusez, pardon » et même des mots sans suite : Armoire, conscience.

Les attitudes catatoniques sont faciles à provoquer, et à la fin de l'interrogatoire, on lui fait prendre l'attitude de la prière à genoux, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel.

Le malade ne présente aucun signe physique particulier. Le malade est désorienté dans le temps et croit être au mois d'août.

27. — D. – Vous avez commis des fautes?

R. — Oui... non...

D. — Lesquelles ?

R. — Rien.

D. — Comment avez-vous commis des fautes?

R. — En sourdine... méchamment.

D. — Voyons ! quelles fautes ?

R. — L'œuf .. en voyou.

A un moment donné, le malade fixe le mur.

D. — Que regardez-vous ?

R. — Fixé.

D. — Fixé quoi ?

R. — Un point.

D. — Mais où ?

R. — (Changeant la direction de son regard et le fixant sur son iuterlocuteur). Sur vous.

D. — A quoi pensez-vous ?

R. — Nez... nez.. nez.

D. — Qui est-ce ?

R. — Flair.

D. — Et flair ?

R. — Respiration.

D. — Avez-vous dormi ?

R. — Oui.

D. — Bien ?

R. — Cauchemars.

3 *janvier* 1906. — Cette nuit le malade s'est levé brusquement et s'est jeté sur un de ses voisins. Il a également frappé le veilleur, qui accourait.

Le matin il paraît abruti et fatigué.

Il cherche ses réponses et réfléchit longtemps chaque fois qu'on l'interroge.

D. — Pourquoi l'avez-vous frappé ?

R. — Je ne le ferai plus.

D. — Entendez-vous quelqu'un vous parler ?

R. — Non.

D. — A quoi pensez-vous ? avez-vous des chagrins ?

R. — Non.

D. — Avez-vous fait quelque chose de mal ?

R. — Non.

D. — Où êtes-vous ici ?

R. — A Bicêtre.

D. — Me reconnaissez-vous ?

R. — Non.

D. — Qui vous a fait entrer à Bicêtre et pourquoi ?

R. — Pardon.

D. — De quoi, pardon ?

R. — . . . . . .

Actuellement le malade est complètement dément.

D. — Nous sommes venus pour causer avec vous Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

R. — 3 jours.

D. — Etes-vous sûr ?

R. — Oui. . . oui.

D. — Savez-vous où vous êtes ?

R. — Chez vous.

D. — Comment cela s'appelle-t-il ici ?

R. — Une église.

D. — Etes-vous triste ?

R. — Oui. . . non. . . un peu qu'il dit.

D. — Pourquoi êtes-vous triste ?

R. — Oui.

D. — Avez-vous quelque chose à vous reprocher?

R. — Non, Monsieur.

D. — Quel âge avez-vous ?

R. — Trois ans.

Le diagnostic ne saurait plus faire aucun doute. Actuellement le malade ne comprend plus rien aux questions qu'on lui pose, et si parfois, très rarement d'ailleurs, la réponse tombe juste, ou tout au moins semble avoir quelque rapport avec la question, c'est purement un effet du hasard. Mais il n'en était pas de même lors de l'entrée du malade à l'hospice, et l'on pouvait se demander s'il ne s'agissait pas d'un accès de dépression mélancolique, ainsi que permettaient de le supposer l'attitude du malade, le ton de tristesse sur lequel il répondait, ou bien le mutisme qu'il gardait parfois, enfin les idées d'autoaccusation, de culpabilité imaginaire qu'il exprimait et qui ne se rapportaient vraisemblablement à aucun état psychique correspondant.

Récemment d'ailleurs, Pfersdorff (1) dans une étude sur la logorrhée impulsive des maniaques, a rapporté quatre observations intéressantes en ce sens que les paroles de ces malades, tantôt présentaient le phénomène de l'association de mots par assonances ou racines verbales, c'est-à-dire le type classique de la logorrhée chez les maniaques ; tantôt se composaient de mots sans rapport apparent entre eux et offraient alors le type complet de la salade de mots des déments précoces. La guérison obervée dans les quatre cas, montre cependant qu'il s'agissait bien d'états maniaques aigus. Enfin, dans l'observation suivante, on trouvera un exemple de verbigération et de néologismes chez un maniaque.

(1) PFERSDORFF, Logorrhée impulsive dans la folie maniaque dépressive. *Centralblatt für Nervenheilk.*, XIX, 1908.

Observation X. — NEISSER (1).

(Traduction personnelle).

Le musicien Paul S..., sans tache héréditaire, est tombé malade à l'âge de 21 ans, d'une dysthymie maniaque, autant que l'on peut en juger au moins d'après la courte période de sa maladie que nous avons pu observer. Les antécédents personnels et les lettres du malade datant de cette période, ne laissent aucun doute sur le bien fondé de cette supposition. Il suffit d'ailleurs pour caractériser l'état du malade à cette date, de rapporter la phrase suivante prononcée par lui à l'occasion d'une visite à ses parents : « Père, je t'ai rapporté deux montres en or ; à toi, mère, deux robes de soie ; demain je m'achète un violoncelle pour 1,000 marks ». Le même jour, il demanda de l'argent et devint furieux quand on le lui refusa. A son entrée dans notre Institut, le 14 mars 1887, il ne présentait plus que des traces de son excitation passée. Peu à peu celle-ci disparut et se transforma en dépression mélancolique. Il s'isolait, ne faisait plus de musique et ne parlait plus qu'excessivement peu. Les hallucinations auditives ne faisaient aucun doute. Il avoua lui-même qu'il entendait des voix, mais ne parlait pas de leur contenu. A la fin de l'été survint une amélioration notable dans son état. L'humeur s'égalisa, l'expression du visage devint plus mobile ; de temps en temps il souriait ; il se remit à jouer du piano, bref, il redevint sociable comme auparavant. Son état ne se distingua plus de celui d'un homme parfaitement sain. Il se considéra lui-même comme guéri et demanda souvent quand on pourrait le renvoyer. Cet état persista pendant deux mois (Mon chef, M le Dr Alter, observe ce principe qui s'est toujours montré excellent par la suite, de ne considérer de tels malades comme guéris que quand le retour à l'état normal s'est maintenu pendant 3 mois et que le poids du corps ne présente plus de variations notables).

(1) NEISSER, *Über das Symptom der Verbigeration.*

24 *octobre* 1887. — Le malade écrit à ses parents pour leur dire que la vie devient de plus en plus intolérable à l'Institut. Il se plaint verbalement qu'on l'ait obligé d'aller décharger des pommes de terre. On ne pouvait le calmer qu'avec peine. Le lendemain il avait retrouvé toute sa bonne humeur et rien d'anormal ne frappait en lui. Il écrit de nouveau à ses parents une lettre qui ne contenait rien de spécial. Le lendemain il demande au médecin de lui laisser dire pour une fois sa façon de penser. Comme on l'y engageait, il répondit qu'il ne pouvait pas bien dire ce qu'il pensait et qu'il l'écrirait. Il était visiblement très rempli de son sujet et demandait souvent du papier, parce que, disait-il, « un nouveau style lui était venu à l'idée, et qu'il rédigeait merveilleusement. » Rien d'anormal ne frappait dans son attitude. Ces écrits étaient presque toujours semblables, composés de phrases incohérentes, rappelant une autobiographie.

29. — Vers midi, S..., après avoir écrit plusieurs feuillets, prend un air bizarre, se croise les bras et rejette la tête en arrière. C'est dans cette attitude que l'a trouvé le médecin peu de temps après. Quand on lui demande s'il a déjeûné — les autres malades étaient entre temps allés à table — il répond qu'il n'a pas mangé parce qu'il doit d'abord se repentir de ses péchés. Il aurait encore à confesser aujourd'hui ses péchés devant Dieu ; il aurait péché contre le quatrième commandement ; il aurait péché envers ses parents en menant une vie déréglée, « parce qu'il a été séduit par le serpent et par le diable ». La parole est lente et scandée. On note en plus de ces phénomènes une flexibilité cireuse extraordinaire, le malade conservant les positions les plus difficiles. Les pupilles sont égales et réagissent bien. Le soir, le malade est assis dans un grand fauteuil ; il parait être en extase ; il raconte la même chose que dans l'après-midi. Il aurait péché contre le quatrième commandement.

30. — Le malade conserve toutes les positions qu'on lui fait prendre. Il reste ainsi sur une jambe, les bras croisés, la tête renversée sur le côté, pendant trois minutes. Puis quand on lui commande de cesser, il reprend une attitude normale. On lui demanda pourquoi il était resté si longtemps dans cette attitude gênante et

il répondit : « L'esprit de Dieu vogue au-dessus des eaux ». L'après-midi il se précipite vers un malade en criant : « Je lutte et travaille pour la patrie ». Il prétend que ce malade a désobéi au commandement de Dieu. Comme il devenait de plus en plus bruyant et actif, on fut obligé de le transporter dans la division des agités.

1er *novembre*. — Le malade fait entendre un torrent de paroles, mais s'interrompt cependant quand on l'interpelle. Les phrases suivantes ont pu être notées : « J'ai travaillé pour le roi et la patrie (levant les bras dans l'attitude du serment), pour le roi et la patrie. J'ai vaincu le géant Goliath ; j'ai jeté ce damné voyou dehors ; j'ai vaincu le diable parce que je dois tout convertir à l'église uniforme, catholique, romaine. Voilà ce que je veux faire ; oui, j'ai combattu pour le roi et la patrie. Maintenant ça va bien, car il y en a deux parmi eux qui m'ont trahi.

J'étais toujours ivre. Je me suis adonné à la boisson par séduction, ce que je ne reconnaissais pas alors, parce que j'avais travaillé pour le roi et la patrie pour vaincre le diable. Je connais déjà ce voyou, ce Georgi. Attends un peu, damné voyou, tu me le paieras. Et puis ce Petersen ! il pensait aussi que j'étais Dieu. Il disait (parlant tout à coup d'une façon comique en élargissant la bouche) : Je vous aurais donné des leçons tout l'été si vous . . (changeant d'idée). Ce sont les deux assassins qui ont crucifié Jésus-Christ. C'est établi sur une vérité, c'est établi sur une vérité, c'est établi sur une vérité, (sur un ton plus élevé) c'est établi sur une vérité (4 fois de suite). C'est établi sur une vérité aussi vrai que je vis et vis en éternité, vis en éternité, vis en éternité. Pourquoi devez-vous combattre pour le roi et la patrie ? Parce que le globe mondial tourne. Mon père s'appelait Robert Schultze. C'est le bon berger, il a donné sa vie aux moutons ; maintenant je suis le géant Goliath, je suis Napoléon. J'ai vaincu le géant Goliath, j'ai vaincu ce damné voyou, Monsieur le gardien en chef, n'est-ce pas, Monsieur le gardien en chef, n'est-ce pas, Monsieur le gardien en chef. Enfin j'ai obtenu ce que j'avais demandé, Dieu merci, Dieu merci. Je remercie mon Seigneur et Créateur. J'ai toujours été prêt, j'avais toujours été averti du quatrième commandement, parce que ce voyou damné,

damné (il crache) damné satan m'a séduit. N'est-ce pas Monsieur le gardien en chef (7 fois de suite) ».

2. — Le flux de paroles continu. On note toujours des répétitions : « J'ai travaillé pour le roi et la patrie ; j'ai vaincu le géant Goliath. Je suis l'empereur et le roi de tout l'empire allemand ».

Il se place devant le médecin, ainsi qu'il l'avait fait déjà avec plusieurs malades, s'approche tout près de lui, il le regarde fixement quelque temps les yeux dans les yeux. Quand le médecin s'avançait il reculait lentement en arrière, en le fixant toujours dans les yeux, comme hypnotisé. On a pu ainsi lui faire décrire un cercle. Quand le médecin se mit à avancer plus vite, il s'arrêta et reprit son discours, sans s'adresser à personne. Souvent il prenait en parlant des poses dramatiques, étendant les bras, levant la main toute droite, ou tombant à genoux. Il garde les positions dans lesquelles on le place, mais demande parmi d'autres phrases incohérentes : « Pourquoi est-ce que je dois rester debout comme cela ? »

Le soir, le malade est plus excité. Il se place devant le médecin en criant : « Est-ce fini, père Schöckel, est-ce fini père Schöckel ? Prie Abraham et Jacob ! Maintenant je peux de nouveau voyager à travers toute l'Europe. (Il court dans toute la chambre en levant les bras et en écarquillant les yeux). Je suis le vieux Fritz, je suis le vieux Fritz. Laisse-moi donc, je suis le vieux Fritz. Ah ! sacré nom d'un chien ! va-t-en, chien de Français (le malade profère ces paroles sans s'adresser à personne). Toi, chien de Français, tu m'as trahi. Là, tu n'as pas de chance ; repends-toi d'abord de tes péchés. Il faut que cela change pour toujours, éternellement, éternellement. Il a offensé mon père. Au nom de la loi, je punis cet homme. Est-ce bien, père Schöckel ? Est-ce bien, père Schöckel ? descendant d'Abraham (4 fois de suite). Sois condamné encore une fois comme le gros Auguste, ainsi que cela est dit dans le second livre. Il devrait se repentir de ses péchés. N'est-ce pas, père Schöckel de la souche d'Abraham, tu donnes ta vie aux moutons, comme il est dit dans le deuxième livre. Satan damné, je l'enlèverais tout de suite ; mais je l'ai déjà enlevé. (Il crache plusieurs fois, puis regarde tout autour de lui, en tournant lentement la moitié supérieure du corps). Est-ce bientôt fini ? Je

suis le gros Auguste ; je suis le vieux Fritz. N'est-ce pas, père Schöckel. Je dois cesser d'être furieux pour vaincre tous ces cochons. J'ai commencé tout petit. L'état devient de plus en plus grand, l'état de Dieu. Il y en a qui m'ont trahi. Qui veut me couper un pan de mon manteau ? Franz Harbig ! (nom d'un autre malade), c'était un vrai diable, ce Franz Harbig. Maintenant j'expulse le prédicateur Max. Eh bien ! tu sais que j'ai travaillé pour le roi et la patrie. Attends un peu (en regardant attentivement le médecin). Tu me paraîs bien grand, tu as donc grandi ; tu es plus grand que moi. Paul est parmi les Corinthiens ; Paul Springer est allé parmi les Corinthiens. Je suis le Joseph perdu ».

Le malade a refusé aujourd'hui toute nourriture.

3. — Malgré qu'il ait pris 10 gr. de paraldéhyde, le malade n'a pas dormi du tout. Il a déchiré sa couverture. Ce matin il est encore plus excité qu'hier : « Est-ce que c'est du bisbanaki gollitalti (4 fois de suite). J'ai travaillé pour le roi et la patrie. Oui, oui, vous êtes mon frère Wilhem Stock, oui, oui, j'ai combattu pour le roi et la patrie. Oui, oui, il s'est fait confirmer par l'archevêque, bisbanaki gollitalti. Maintenant je suis de la noblesse, bisbanaki, gollitalti. Maintenant je suis le petit Max, bisbanaki, gollitalti. » On lui demande s'il reconnaît le médecin, il répond en scandant chaque syllabe : « C'est | le | doc | teur | de | la | mai | son | de | fous ».

On peut sans difficulté placer ses membres dans telle position que l'on veut, et qu'il garde un certain temps. Pendant ces manœuvres, il dit : Bisbanaki, gollitalti ; je suis content maintenant de pouvoir parler polonais. Je suis monde. Ah ! Jésus ! combien de temps est-ce que je dois rester debout comme cela ? Bisbanaki, gollitalti ».

4. — N'a pas dormi cette nuit. A déchiré son pantalon.

« Asmabaki ! je suis le polonais. Asmabaki, Napoléon Ier, Asmabaki, ils m'ont fait chevalier. » En même temps il court constamment dans la salle. Je veux être couronné empereur et roi, et veux maintenant me reposer. Asmabaki, polibaki, je suis un enfant innocent ; malheur, malheur, alors que je deviens furieux. Adolphe Springer, Julius Springer, ensuite le chancelier de l'empire romain m'a libéré du péché pour venir chercher mon enfant. Il l'a jeté en

bas des rochers, c'était un mauvais père. Il ne peut pas avoir de chance, il a péché contre le quatrième commandement.

D. — Qui suis-je ?

R. — Vous êtes Saint-Jean-Baptiste, vous êtes Napoléon Ier, vous êtes Wilhem Stock, vous êtes monsieur Wilhem Stock, Monsieur Wilhem Stock, qui s'est employé contre moi. Je ne veux pas manœuvrer devant le caporal. Il a voulu me tuer, mais il n'y a rien eu. Notre lance a très bien porté. Asmabaki polibaki. Vous êtes mon ami Jonathan.

D. — Qui suis-je ?

R. — Vous êtes monsieur Stock ; j'ai dit asmabaki polibaki. Napoléon Ier a voulu me vaincre, asmabaki polibaki. Heureusement la reine Louise est accourue à mon secours ; sans quoi le asmabaki, pollibaki m'aurait tué. Je ne peux pas souffrir l'excitation, Katevalde trumba. Ici j'ai mes témoins Katevalde trumba. Je te remercie, cher ange gardien, mon Kater... toi qui m'as trahi, Kater, Julius m'a vaincu Kater ; j'ai travaillé pour le roi et la patrie, Kater, on m'a fait chevalier, Kater ».

Le malade est isolé pendant la nuit ; il ne dort pas malgré qu'on lui ai fait prendre 10 grammes de paraldéhyde.

5. — Le malade s'est blessé au nez. La face est congestionnée. Le malade continue à parler continuellement, tantôt sur un ton pathétique et déclamatoire, quelquefois avec un accent mystérieux : « J'ai visité le couvent, habiatami.

Là, je voudrais les arrêter, habiatami. Le soir je me précipite sur la croisée du temple. Quel est ce péché innocent ? Vous êtes plus puissant que moi, almaki. Je dois payer trois marks. C'était un péché innocent de faire brûler le temple. Joseph et Marie, Joseph et Marie, je dois fuir et me coucher sur la tombe ».

Le malade mange avec difficulté, mais ne refuse plus sa nourriture.

6. — Le malade fait du bruit toute la nuit. Aujourd'hui il parait plus anxieux. Il prononce constamment le mot : « matapundrie. »

7. — 10 grammes de paraldéhyde.

8. — Grande agitation. Le malade court dans la salle, sur la table, le banc, la fenêtre, avec des mouvements précipités. Dans

sa parole des mots bizarres se répètent encore, mais moins obstinément que les jours précédents. La flexibilité cireuse est moins marquée. Pendant la nuit le malade a tripoté de la boue. Il est sale aujourd'hui pour la première fois.

Le soir il est très agité, parle continuellement d'une voix très enrouée.

« Vous m'avez toujours méconnu (*4 fois de suite*). Je voudrais avoir des lunettes. » Cette phrase est répétée un nombre considérable de fois. Puis le malade se met à parler en chuchotant. Il prononce quelques paroles étranges et incompréhensibles. « Sans en tomber victime, j'ai participé à la campagne, je sais toutes les langues. Ici un mot incompréhensible. Celui-ci a trois enfants, comme il l'a affirmé lui-même. Ils m'ont converti en prison. J'ai une pneumonie. J'ai fait trois campagnes sans tomber malade, et ils m'ont converti. Ils m'ont converti parce que ce sont des provinces de la Prusse occidentale, ce qu'ils m'ont enseigné ».

9. — Le malade est très agité, saute en l'air, prend des postures bizarres. Sa physionomie est troublée. Il fait signe au médecin et lui dit : « Ne dépassez pas ma limite, Katelbei. Ne m'abrutissez pas Katelbei, autrement je pourrais bien vous cracher à la figure, Katelbei ». Il fait des grimaces, tire la langue, ferme un œil et cligne de l'autre d'une manière insolente.

Le soir, les discours continuent, le malade prend des poses théâtrales. Il parle si rapidement et si indistinctement qu'il est difficile de noter ce qu'il dit. « Saül s'est précipité lui-même sur son épée et s'est tué. Vous êtes M. Kateveil Stock. Je suis l'enfant Jésus. Alors vous ne pouvez pas m'abrutir, M. Kateveil abadi. Ne dépassez pas la frontière, abadi. Vous m'avez trop demandé, Abadi. Ne m'en demandez pas tant, s'il vous plaît ».

10. — Le malade a assez bien dormi avec 8 grammes de paraldéhyde. Le malade parle un peu moins, mais toujours de la même façon. « Pour vaincre le diable je me suis montré très brave ; c'est pourquoi j'ai vaincu le diable. J'ai vaincu le géant Goliath pour tout l'Etat allemand parce que je possédais de bonnes connaissances. Oui, je suis le seul devenu Dieu Katelbei. Il y avait une tombe, Katelbei, dans laquelle on a enlevé la vertu ».

Le soir, il refuse d'abord de donner la main, finit enfin par y consentir, puis prend une attitude menaçante. « Surtout ne m'abrutissez pas, ne dépassez pas ma limite. » Il tire la langue et fait des grimaces.

11. — Le malade se montre moins prolixe et moins agité. Depuis quelques jours le malade avait dans les deux yeux des hémorrhagies sous-conjonctivales, persistant encore et de cause inconnue. Depuis le 8 novembre il est propre. On lui donne 10 grammes de paraldéhyde. Malgré cette dose, il n'a dormi que jusqu'à trois heures du matin.

12. — Plus calme et plus lucide. On le reconduit dans sa salle où il promet de rester tranquille dans son lit.

14. — Le malade s'est bien conduit jusqu'à aujourd'hui. De temps en temps, il est vrai, il sautait hors du lit pour prendre une pose quelconque qu'il gardait un certain temps ; mais il se laissait reconduire au lit sans difficulté. Il ne parle plus qu'à de certains moments, toujours en répétant beaucoup de mots et sur un ton pathétique. Quand on le prie de se modérer, il parle un peu plus bas, mais on ne peut parvenir à le faire taire. Manifestement les mots lui échappent contre sa volonté.

Le soir, il reste accroupi sur son lit et ne quitte pas cette position quoique le médecin lui recommande de se coucher et de se couvrir. Prononce quelques phrases incohérentes. « Je veux me confesser, haute, plus haute majesté. Vous êtes M. le docteur Neisser ; bonsoir M. Kateveil, M. Stock. Vous êtes la haute, la plus haute majesté de tout l'Empire allemand, qui a voulu m'assassiner parce que j'étais le fils perdu ».

15. — Le malade a dormi jusqu'à trois heures du matin après avoir pris quatre grammes d'hydrate d'amylène. L'expression du visage est gaie.

Le soir, le malade a le regard vide et parait être en extase. Si on lui lève les bras, ils restent dans cette position. Tout d'un coup le visage s'anime et le malade semble sortir d'un rêve. Il laisse échapper un flot de paroles qu'on peut à peine suivre : « Bonsoir, M. le Docteur, ou plutôt bonjour, mais ne m'interrogez pas, s'il vous plaît. Vous êtes M. Kateveil, M. Stock. Grâce à vous, je suis

arrivé à être premier, parce que vous pouvez louer ma très grande modestie, M. Kateveil, M. Stock.

D. — Qu'est-ce que cela veut donc dire ?

R. — Kateveil, Kateveil, vous êtes le Kateveil manchot, et avez espéré, Kateveil, de me faire avancer au premier Kateveil ; alors je suis parti en Russie. J'ai dû le faire, Kateveil, comme Conrad Welting Kateveil, le fils perdu Kateveil.

16. — Vous êtes un romain converti, biatangra. Vous êtes M. le docteur biatangra. Vous vous êtes fait confirmer par l'archi-prêtre biatangra pour lutter contre l'Allemagne. » Le malade prononce encore quelques sons étranges n'appartenant à aucune langue. On a l'impression que ces sons n'ont aucune signification pour le malade, et qu'ils s'échappent de sa bouche involontairement.

On ne saurait nier chez ce malade le psittacisme ; si certaines phrases paraissent présenter un certain lien, la plupart sont manifestement absurdes et ne signifient rien. D'autre part les néologismes tels que Kateveil, Asambaki, etc., n'ont aucune signification, même pour le malade. Il s'agit donc, en somme, d'un cas de verbigération avec catatonie, et ce qui nous a paru en constituer l'intérêt, c'est qu'il se présente chez un malade atteint très probablement d'un accès de manie aiguë, ainsi que le prouve l'évolution ultérieure de la maladie. En effet, au milieu du mois de mars suivant, la guérison vint petit à petit. A partir de fin mai le malade fut placé dans la division des malades calmes et s'occupa à travailler. Il se rendit compte qu'il avait été malade. La guérison s'étant maintenue jusqu'au 28 décembre suivant, le malade fut renvoyé à sa famille en parfait état de santé.

CHAPITRE IV

LE PSITTACISME CHEZ LES DÉBILES ET DANS LES ÉTATS DÉLIRANTS PLUS OU MOINS SYSTÉMATISÉS.

---

§ 1. — Chez les débiles (phraséologie).

« Si on appelle psittacisme tout langage sans pensée, il faudra distinguer le langage sans pensée aucune ou psittacisme proprement dit, et le langage sans pensée expresse ou distincte, mais non pourtant sans pensée (Dugas). « C'est cette variété de psittacisme surtout que nous rencontrons dans les états délirants plus ou moins systématisés. Comme on l'a déjà fait observer, cette variété de psittacisme suppose toujours chez le sujet où on l'observe, un notable affaiblissement intellectuel, d'ailleurs également indispensable au développement d'un délire imparfaitement systématisé ; c'est-à-dire qu'on la trouvera particulièrement chez les débiles.

Rappelons en quoi consiste cette variété de psittacisme. Nous avons montré plus haut comment, dans toute opération intellectuelle un peu longue, nous devions nécessairement recourir, pour raisonner, à l'emploi de termes symboliques, dont nous négligions pour un certain temps de nous remémorer ce qu'ils représentaient,

et comment nous devions vérifier à la fin de cette opération intellectuelle les résultats obtenus par la substitution au symbole verbal de l'idée qu'il représente.

On se rend ainsi compte que pendant toute la durée de l'opération intellectuelle, nous ne prenons pas le temps de nous représenter constamment le sens des mots. Nous les employons mécaniquement, pour ainsi dire, en nous conformant seulement aux différentes règles de la logique. Mais cet emploi automatique est légitime (psittacisme logique,) tant qu'il nous permet d'aboutir à une pensée juste et réelle. Il devient illégitime (psittacisme illogique) dans le cas contraire et notamment ches les débiles. Effectivement ces derniers, comme nous le verrons, se montrent le plus souvent incapables d'expliquer leurs discours. On a beau les pousser, les harceler, les fatiguer, on n'en tire rien ; ils se bornent, pour toute explication, à répéter ce qu'ils ont déjà dit. Tantôt leur psittacisme est évident : la phrase n'est même plus respectée. Les grands mots se suivent, se répètent sans qu'on puisse distinguer aucnn indice de construction grammaticale. Tantôt, au contraire, leur psittacisme se dissimule sous des phrases parfaitement construites, souvent même assez compliquées et néanmoins correctes. C'est que, comme le dit Dugas, « on peut connaître l'usage des mots sans en connaître le sens. » Si nous poussons plus loin l'analyse psychologique du phénomène, il apparaîtra qu'il suppose non seulement un fonds de débilité mentale incontestable, mais aussi un fonds de suffisance et de vanité, autres caractéristiques du débile. Nous aurons l'occasion de montrer plus loin la fatuité de ces malades qui se fâchent et vous traitent

d'imbéciles quand on avoue ne pas comprendre leurs prétendues explications.

Observation XI

(Personnelle, recueillie dans le service du Dr Séglas à Bicêtre).

T... est un malade atteint de débilité mentale, entré à Bicêtre le 8 mai 1891. Il tient des propos faisant allusion à une foule de souvenirs personnels, pour la plupart exacts d'après les renseignements qu'on a pu avoir sur lui : « Je suis venu à Paris en 1883 ; il y aurait 20 ans au mois d'août, puis au mois d'octobre, je suis venu habiter Paris vers le 18 ou le 22, rue d'Alger, n°12, à Paris, à proximité de la rue de Rivoli, en face la rue du Mont-Thabor. Je m'en allais rue Lepelletier, n° 11, à la Compagnie d'assurances le Nord. J'y allais fréquemment ; je connaissais un chef de bureau ; c'est un monsieur qui a des employés sous sa direction. La rue Lepelletier est, après la rue Lafitte, ce grand jardin qui donne rue Lafayette. Sur le boulevard des Italiens, je venais par la rue d'Antin. Le Jardin des Plantes n'est pas loin d'ici, à côté de la Salpêtrière. »

Aucune de ces phrases n'est incohérente, bien plus leur contenu est exact. Et cependant, si l'on cherche sous ces mots une pensée, on s'aperçoit qu'elle fait complètement défaut. On l'attend avec impatience. Il semble qu'elle doive venir et qu'avoir donné tant de détails, T... doive nous annoncer quelque chose d'important. Il n'en est rien, et il continue à parler des heures de la même façon, sans nous donner une seule conclusion. T... énumère ses souvenirs au hasard des associations. Il parle sans savoir ce qu'il veut dire, et d'ailleurs sans avoir rien à dire. Il s'agit d'un processus semi-conscient comparable à la rêverie (1).

Les divers exemples de psittacisme qu'on peut ren-

(1) Antheaume et Dromard. *Poésie et folie*, p. 82.

contrer chez les débiles, sont d'ailleurs plus ou moins caractérisés suivant leur degré de faiblesse intellectuelle.

On remarquera que les termes qu'ils emploient sont plus ou moins incompréhensibles, mais non totalement vides de pensée, comme ceux des idiots ou des déments.

Wahl (1) a rapporté de ce langage quelques exemples remarquables à la Société médico-psychologique, exemples montrant qu'il convient toujours de chercher un sens aux écrits les plus incohérents des malades.

De ces exemples nous rapprocherons le suivant.

Observation XII

(Personnelle recueillie dans le service du Dr Séglas à Bicêtre).

X... adresse plusieurs fois par mois soit aux divers corps constitués de l'Etat, soit aux différents membres du Gouvernement, des documents qu'il juge du plus haut intérêt et dont voici un spécimen :

(1) Wahl, La phraséologie chez certains dégénérés. *Annales médico-psych.* Séance du 23 juillet 1906.

An du Monde 5908 de L'Éternel
Jhéovah seul Vrai Dieu seul Adorable.

Hospice de la Vieillesse (Hommes)
à Bicêtre le 8 Juillet 5908
1908 de C. A. et de J. C

Monsieur le Docteur -

- J'ai l'honneur de vous Communiquer Copie
d'une Lettre Adressée par la Voie Hiérarchique
des Bureaux de L'Assistance Publique Civile et Française
Remise au Bureau de la 5ème Division 2ème Section
de l'Hospice de la Vieillesse (Hommes) à Bicêtre
Le
Adressée à Monsieur le Président du Sénat
et à Messieurs les Sénateurs de la France -

(Cijointe à cette Lettre)

Daignez Agréez l'Assurance de mon
Respect et de mes Sentiments Dévoués

Service des Docteurs Séglas
et Riche
1er Surveillant Mr Randier
2me Surveillant Mr Geray
1er Serviteur Mr Strube
Bibliothécaire

Lucien Stéck
Artiste Peintre Paysagiste Français, étudiant
Administré en l'Assistance Publique Civile
Française, en l'Hospice de la Vieillesse (Hommes)
à Bicêtre, 5me Division 2me Section

Cette première page où X... ne traite pas encore de son sujet, est d'ailleurs compréhensible à l'exception de quelques termes spéciaux dont il faut avoir la clef pour pénétrer le sens, si tant est que les explications suivantes données par X... leur donnent véritablement un sens.

D. — Que veut dire cette date : 5908 de l'Eternel Jéhovah, etc. ..

R. — Parce qu'il y a l'ère juive, l'ère chétienne. L'ère juive part de l'an 4000. L'ère chrétienne part de 1 ; donc 4000 + 1908 = 5908.

D. — Et plus bas vous avez écrit : Hospice de la Vieillesse (Hommes) à Bicêtre le 8 juillet 5908-1908 de C.-A. et J.-C. Que veut dire C.-A ?

R. — C.-A., c'est César-Auguste qui vivait en même temps que Jésus-Christ.

D. — Et Estéel, ce n'est pas votre nom ; qu'est-ce que cela veut dire ?

R. — Voilà ! Tous les artistes (X... est peintre décorateur) peuvent prendre un nom ; alors j'ai pris ce nom là comme artiste ; il veut dire l'intégrité de la partie, l'est. *El*, j'en ai fait la déduction d'une jeune fille qui est ici. D'ailleurs, au point de vue métaphysique, on donne un nom aux anges, ainsi : Michel, Raphaël. J'en ai déduit ce nom là. C'est une chose purement artistique.

Quant à la seconde page, elle devient tout à fait incompréhensible.

An du Monde 5908 de L'Eternel
Jhéovah seul Vrai Dieu très-Haut
seul Adorable au Passé-Présent-Avenir
en France et en toutes Nations

Hospice de la Vieillesse (Hommes)
a Bicêtre le 8 Juillet 5908
1908 de l'A. et de J.-C.

Monsieur le Président Du Sénat
Messieurs les Sénateurs

J'ai l'honneur Illustres Messieurs Sénateurs de la France
de porter a Votre Connaissance d'Hommes d'Etat Français Officiels
(ainsi qu'à la Chambre des Députés Représentants du Peuple français
Les faits Graves Suivant (1855-1870)
De 1872 à 1885 - L'Unité Nationale, avait encore des harmonies
Constitutives régulières et Intellectuelles Supérieures et bien françaises
qui assuraient a cette Unité un Savoir Obligé dont l'Etat
les Corps Constitués et les Municipalités françaises étaient la
Lumière, sa Vie et ses Libertés maintenant l'harmonie de la
Nation française en son Grand ensemble d'Unité comme en
ces détails classiques esthétiques - Malgrés les Influences
déja désastreuses - imposant au Génie français des harmonies
qui semèrent sur le Sol Français Nationale - Hotel Dieu au réductif
sombre Roman - Pierrefond Bastille féodale - Trocadéro exotique
Sacré Cœur, Asile (Clinique) Ste Anne 1866 sur le Sol National,

D. — Que représentent les chiffres 1855-1870 ?

R. — C'est la période impériale, la période de la gloire de l'Empereur.

D. — Que veut dire cette phrase : l'unité nationale avait encore des harmonies constitutives..., etc. ?

R. — Eh bien ! Il n'y avait pas d'anarchie. Dans tout il n'y avait pas les choses que l'on voit actuellement, cette Babel, enfin. C'est bien expliqué. Il n'y a que la peine de lire. C'est-à-dire qu'à cette

époque chacun ne faisait pas ce qu'il voulait. Il fallait se tenir dans le style français. Tandis que maintenant vous voyez des constructions bâties dans tous les genres. Ainsi par exemple le Champ-de-Mars avait un périmètre de 1,000 mètres sur 500. C'était une harmonie magnifique, qui est brisée maintenant par toutes les constructions qui l'ont envahi et ont enlevé l'harmonie du sol.

D. — Et Hôtel-Dieu au réductif, qu'est-ce que cela signifie ?

R. — Au réductif, sombre roman. Les monuments sont des livres qui guident les générations. C'est retourner vers les temps anciens. C'est à cause de la politique, des luttes d'intérêt. C'est peut-être involontaire, je ne sais pas. Pierrefonds, etc.... C'est une espèce de retour au Moyen-Age. C'est pourquoi je mets Bastille féodale. C'est une résurrection de l'architecture du xive et du xve siècle. Supposez quatre-vingt-dix-neuf châteaux pareils avec quatre-vingt-dix-neuf seigneurs, c'est comme en 89.

La psychologie de X... n'est pas moins intéressante que ses œuvres.

X... est âgé de 47 ans, ancien peintre décorateur, interné à l'hospice de Bicêtre depuis plusieurs années avec le diagnostic de débilité mentale.

X... raconte qu'il s'est instruit lui-même en travaillant dans les musées et les expositions. Il est d'abord aimable, toujours très propre, très poli, très réservé. Le plus souvent il passe son temps à rédiger ses rapports, isolé dans un coin. Souvent cependant, on le voit discourir au milieu d'un groupe de malades qui semblent l'écouter avec intérêt. La forme de ses écrits est toujours propre, nette, sans aucune tache. Il écrit très lentement (deux pages par jour au maximum) dessinant en quelque sorte chaque lettre avec une plume très fine. Si ces écrits sont parfois difficiles à comprendre, c'est parce qu'il « abstrait » n'ayant ni le temps, ni la tranquillité nécessaire pour une rédaction plus longue. Il veut être utile, dans la mesure de ses moyens, et il considère comme un devoir d'éclairer de ses lumières les pouvoirs publics.

Si le langage de ces débiles ne cache aucune pensée distincte, il n'en est pas moins vrai cependant qu'il recèle

quelquefois, sinon une pensée, au sens propre du mot, au moins une tendance, une orientation dans un sens ou dans l'autre, et la meilleure preuve en est que tandis que chez les uns le psittacisme s'étend à tout le délire, chez les autres il se restreint à un certain ordre d'idées : idées de persécution, idées de grandeur, par exemple.

Observation XIII

(Personnelle, recueillie dans le service du Dr Séglas, à Bicêtre).

Monsieur J... est le type du persécuté dont le psittacisme est constant, quel que soit le sujet qu'il ait la prétention de traiter. Voici d'ailleurs une de ses élucubrations qui constituent un bel exemple de psittacisme (l'orthographe est respectée).

« Aux confins du monde y aurait-il un enfer plus ancestral, plus inouï que celui de la 2e section, 5e division de Bicêtre ?

Je ne le crois pas. Seulement ce que je crois, c'est qu'aucune prison correctionnelle, Maison Centrale et bagne français étant le pôle opposé, ainsi que ses prisons, asiles-oubliettes de fous et prétendus tels.

Pourtant pour conjurer cette barbarie, ce n'est pas une hiérarchie de médicastres en effigie qui manque pour inspecter, ni les Commissions véreuses de l'agonisant Conseil municipal de Paris et celui du mot général, tout un colossal foudre pot-de-vinier qui vient dédaigneusement tous les 6 mois pour y faire un gueuleton à 35 fr. par tête, au détriment des producteurs utiles qui meurent de faim en face de l'indéfini superflu alimentaire que recèle la terre et les eaux....

Répulsifs dieux de l'or, qui vous vous croyez invincibles, que si, vu que les lois naturelles, elles suppriment le cours monétaire, d'abord chez les nations les plus ascensionnelles et successivement par toute la terre, comme l'échange, il se fera mutuellement de

produits à produits, ou pour faciliter, avec les métaux les plus riches qui seront poinçonnés par les races diverses.

A cette période de carcasse de Justice renversée, pourquoi ne vous exprimerais-je pas mes pensées et idées naturiennes ? Surtout en ce moment, où les fils et les filles du nommé dieu, ils et elles font des barricades, et jetant des sceaux de parfums sur la tête des préfets et commissaires de police, etc., tout en poussant des hurlements, chantant des cantiques, ainsi que vive les sœurs ! Enfin une réédition de tueries, en faveur des exploiteurs des libertés parasitaires qui sont ennemis de l'enseignement naturel. Je nomme les séculaires comédiens de l'Eglise et de son allégorique frère jumeau, l'état-civil, qui encore dans cette Bretagne, ils jonglent avec les épaves du fanatisme divin, en se servant de chaque côté de leur exécrée et exécrable licence sauvage pour fausser les esprits avec leur enseignement abstrait qui alimente les dissensions contre la civilisation réelle. L'église ou les églises, ont leurs variées divinités, ce que ne voudrait l'athéiste, Etat civil, ce même état civil n'est-il point un extra comique, en idolisant et déifiant ses grrands manitous qui encombrent les jardins et les places publiques ? »

Monsieur J... a même écrit quelques poésies :

Dans le tout à tous de son unité Une
Seront des égaux, les prétendant génies supérieurs
Soit en ville, et dans l'ex-ville commune
Et successivement il en sera de même partout ailleurs.

Hydre, si sur les routes tu as supprimé son calvaire
Tu l'as consolidé par de là les monts et les mers ;
Tout en conservant à Bicêtre sa sûreté tortionnaire
Sans s'appitoyer sur les victimes, ni les larmes de leurs mères.

Législateur, ton bourbier de fange et de sang ! il déborde
Et son fond est intense de lie ; à la surface, que d'écume ?
Prends garde qu'en ces galères lointaines tu y exodes,
Pour qu'à jamais de la chaîne, tu en brises l'enclume.

§ 2. — Chez les délirants plus ou moins systématisés (logolâtrie).

A quelque milieu qu'ils appartiennent quels que soient leur niveau intellectuel et leur culture, il est nombre d'individus qui n'échappent pas à la *logolâtrie* (1) ; mais elle est particulièrement frappante dans certains états mentaux pathologiques.

Plusieurs détails d'observation peuvent la mettre en lumière.

Ce sont d'abord les annotations, coupures, extraits que font ces malades dans les publications ou dans les livres qu'ils lisent et ont la prétention d'étudier.

En général, les mots qu'ils transcrivent ne représentent nullement les idées maîtresses du travail. Ce ne sont que des phrases décousues, des mots isolés. Encore ces phrases ou mots ne sont-ils nullement remarquables par l'idée exprimée. En revanche, on y découvre un caractère commun, l'harmonie musicale des périodes, la sonorité, la redondance des termes. C'est là surtout ce qui a déterminé le choix du malade et la chose devient très frappante dans les cas fréquents où ces mots eux-mêmes se trouvent répétés, soulignés, annotés. Ajoutons d'ailleurs que le malade non seulement se montre incapable d'interpréter exactement l'idée contenue dans ces phrases, mais encore ne peut définir les mots qui ont attiré spécialement son attention. Ces mots et ces phrases, on

(1) Voir page 28.

les retrouve ensuite à tout instant dans leurs discours ou dans leurs écrits personnels. Il se produit ainsi ce qu'on pourrait appeler une sorte d'intoxication par certains mots ou formules, arrivant à constituer de véritables stéréotypies verbales.

D'autres indications viennent encore plaider dans le même sens, par exemple, la tendance très fréquente chez ces individus, à la versification ou plutôt à l'assemblage de mots plus ou moins disparates en cadence rythmée, se terminant par des assonnances et rappelant ainsi des vers auxquels il ne manque que le respect des règles de la poésie et l'inspiration.

Il est encore des cas dans lesquels cette fascination du mot se retrouve dans l'intonation du discours bourré des mêmes mots inintelligibles, mais prononcés d'un ton emphatique et déclamatoire. Certains sujets en arrivent même à chanter leurs divagations, comme s'ils avaient la prétention de suppléer par la mélodie à l'insuffisance de l'idée. « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante ».

La logolâtrie sous les deux aspects que nous avons distingués dans notre premier chapitre (fétichisme verbal et magie des mots) peut ne se manifester que d'une façon plus ou moins incidente, dans certaines occasions particulières et en connexion avec des idées délirantes de diverse nature.

1° Idées de persécution

Chez le malade O..., précisément, le psittacisme se réduit à cet ordre d'idées.

Observation XIV

(Personnelle, recueillie dans le service du Dr Séglas à Bicêtre).

O... est en effet un persécuté systématique, âgé aujourd'hui de 45 ans, dont le délire remonte déjà à 17 ans environ et a évolué suivant la progression classique ; d'abord interprétations délirantes, puis hallucinations de l'ouïe, du goût et de la sensibilité générale.

Depuis son entrée à l'Asile, O... ne s'est pas modifié et il continue d'être un persécuté classique. Il ne manifeste ni idées de grandeur proprement dite, ni affaiblissement intellectuel. C'est un mal équilibré, d'intelligence moyenne ayant reçu une certaine instruction, ouvrier électricien. Il est en général sombre, peu communicatif ; cependant il n'est ni réticent, ni dissimulé. Lorsqu'il parle de choses indifférentes, son langage n'offre rien de particulier ; il s'exprime simplement avec des mots usuels, en termes très compréhensibles.

On peut d'ailleurs s'en rendre compte par les lettres suivantes :

1er juin 1906.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de m'en remettre à vos bons soins pour vouloir faire parvenir la lettre ci-jointe à destination, affranchie, recommandée, dont on voudra bien prélever le coût de la taxe sur l'argent m'appartenant et qui, saisi sur moi, doit être en dépôt à ma disposition à l'économat ; somme qui lors de mon transfert à l'Asile devait être d'environ 63 fr.

Sans doute que soucieuse des droits et des devoirs qui lui sont régulièrement dévolus, l'Administration appréciera les termes mesurés de ma lettre en même temps que le bien-fondé de ma réclamation.

Que M. le Directeur veuille bien agréer mes bons sentiments et mes civilités.

13, 3, 1905.

Mes chers parents,

Je vous écris pour vous prier, quand vous viendrez, de bien vouloir m'apporter du papier grand format ministre que je ne puis avoir ici. Parce que bientôt va être l'instant à ceux qui me soignent depuis 72 mois de leurs sagacités, de démontrer que le mieux n'est pas l'ennemi du bien. S'ils sont réellement capables, ils doivent avoir eu le temps de me transmettre toutes les vertus épurées. Et si l'on avait pu suspendre pour moi l'usage des ans, je ne pourrais qu'en être plus reconnaissant ; mais ne demandons pas l'impossible. La perfection, chacun sait qu'elle n'est pas au pouvoir de notre pauvre humanité.

Donc à bientôt.

L'opposition même qui existe, d'une part, entre ces deux lettres et, d'autre part, le document suivant, émané de la même plume, ne peut que mettre mieux en relief le psittacisme qui transparaît dans ce dernier.

Disons d'abord que O..., depuis son internement, passe la majeure partie de son temps à lire tout ce qui lui tombe sous la main et à copier des mots, des phrases qu'il conserve dans une sorte de répertoire. Sans manifester d'idée de grandeur formelle, il s'imagine, par ses lectures mal digérées, par ce fatras de mots qui dépassent son intelligence, avoir élargi considérablement le cercle de ses connaissances, qui lui semblent devoir s'être augmentées en proportion directe de son vocabulaire.

Vérité, véritas.

1er janvier 1906.

Je vais vous parler métaphysique.

Je vous dirai que je souhaite le progrès, mais que je n'y crois pas, car pour beaucoup il se montre plus débilitant qu'encourageant...

La civilisation atrophie les qualités naturelles indispensables à la perpétuation sans rendre l'équivalence qui plairait aux hommes. Je crois que la supériorité attractive de la nature est de ce que les rayons de ses ondes magnétiques n'ont pas de rémoments et doivent être convergents, tandis que ceux des hommes sont sans cesse divergents, se contrarient, donnent l'inertie... La civilisation pourrait déplacer les directrices d'énergie, ses organisations désarticulent par l'administration inharmonique de l'action utile, rendant par ses forces factices, la désagrège, trouvant plus intéressant d'induire par des tiers ce que son intellect conscient évite sinon par cohésion du moins par solidarité plus ou moins collectives qu'inflige le dit progrès qui devient alors par ce vague... La science humaine ne peut que se conformer aux causes de l'évolution du monde par lesquelles la nature reprend toujours ses droits. Sur sa corruption cosmique ses progrès ne s'antagonisent pas pour circonvenir au lieu d'édifier. Les sociétés se périssent par leurs hableurs qui ne peuvent supporter leurs propres doctrines, civilisés égoïstes de leurs raffinements d'existence qu'ils frelatent en restant dupes de ce qu'ils rêvaient d'humanité. Métaphysiquement, voilà ce qu'augure l'état d'âme désintéressée.

Il est bien certain que si pour faire de la métaphysique, il suffisait, suivant la boutade de Voltaire, de parler de choses que l'on ne comprend pas à des gens qui ne comprennent pas davantage, ce morceau pourrait faire du malade un métaphysicien de premier ordre, car c'est incompréhensible.

Mais ce qu'il y a ici d'intéressant, c'est le contraste de ce document avec les lettres précédentes. Tandis que ces dernières sont rédigées en termes usuels, en style compréhensible, ici on ne trouve plus qu'une suite de mots grandiloquents, prétentieux ; une terminologie pseudo-scientifique, un chaos de formules bizarres aboutissant au galimatias le plus complet.

Et c'est cependant sur ce galimatias que s'étaye la prétention d'avoir écrit un morceau de métaphysique, prétention affirmée à trois reprises dans l'exorde : « Je vais vous parler métaphysique » ; dans la conclusion « métaphysiquement » et dans l'exergue « Vérité, véritas ! »

Le mot prend ici un rôle considérable ; ce n'est plus seulement du simple psittacisme, c'est aussi de la logolâtrie.

Nombreux sont les cas dans lesquels on voit un persécuté résumer ses persécutions dans un mot, souvent un néologisme dont il est incapable de donner le sens, qui, cependant à ses yeux, renferme en lui-même l'intelligence des choses dont l'énoncé seul doit suffire pour convaincre ses interlocuteurs et leur donner comme à lui la clef du problème.

Moins fréquents peut-être, mais plus curieux sont ceux dans lesquels le malade cherche une démonstration évidente de ses idées de persécution, non plus seulement dans un mot, mais dans un langage spécial incompréhensible en lui-même et où transparaît son fétichisme verbal.

Le malade O... dont nous parlions tout à l'heure, lorsqu'on le laisse exposer ses idées de persécution, sans objection, se sert en général de mots très usuels et son langage est tout aussi compréhensible que lorsqu'il parle de choses indifférentes, mais dans les périodes de recrudescence du délire, ou lorsqu'on discute avec lui, lorsqu'on le contredit, il revient à ce langage particulier qu'il emploie lorsqu'il parle de métaphysique, langage obscur, dont les termes sont dénués de significa-

tion par eux-mêmes et qui cependant semblent avoir pour le malade une portée particulière qui doit résoudre la question et donner l'intelligence des choses.

A titre d'exemple, nous citerons la lettre suivante qu'il nous remit le lendemain d'un interrogatoire où nous n'avions pas paru convaincus de la réalité de ses plaintes.

24 août.

Monsieur le Docteur.

Je regrette d'être obligé d'affirmer par la lumière des faits que je suis victime d'une coterie maladive qui ne rêve que d'entraver l'effort individuel par la persécution avec la contradiction et autres scélératesses, afin d'anéantir le public sincère d'une façon hypocrite pour la consécration de leurs idées pointues et saugrenues balzaciennes qui ne contribuent pas au relèvement désiré.

Pourquoi se servir de moi pour obtenir un critérium. D'autres auraient en plus le mérite récompensé nationalement et aussi internationalement, partant plus de dévouement, de désintéressement et en plus belle situation.

Et je ne peux pas que, toujours subséquent des officieux contemporains, penser comme ils pensent pour eux-mêmes invisibles patriotes cosmopolites héroïco-platoniques.

Veuillez agréer...

P. S. — Monsieur, si vous croyez qu'en publiant ma lettre pour clore l'incident et sécher l'encre que ma maigre personnalité à son insu a pu faire couler, cela serait simplement mon droit de réponse.

Ce post-scriptum dans lequel le malade paraît croire que sa lettre peut clore l'incident et qu'après ces explications lumineuses, on ne peut trouver rien à objecter, nous semble bien traduire spontanément la confusion qu'il établit entre le mot et la pensée, son psittacisme et sa logolâtrie.

2° Idées de défense

Mais plus encore que dans l'idée de persécution, c'est dans l'idée de défense que transparaît le mieux la croyance à une puissance magique du mot et de la formule.

Comment s'expliquer autrement qu'un homme s'imagine mettre obstacle aux attaques de ses persécuteurs en prononçant ces simples mots : « Colonie du cap Kaskow ».

3° Idées de grandeur

Le fétichisme verbal peut se manifester également dans les idées de grandeur. On pourrait à ce propos distinguer deux catégories de faits.

Dans l'une, c'est dans l'expression même des idées de grandeur, dans la formule mégalomaniaque, que se traduit le fétichisme verbal. Les cas les plus simples sont ceux dans lesquels un malade s'affuble de titres sonores et retentissants sans paraître mû par autre chose que par le culte du mot, une véritable logolâtrie de forme particulière qu'on pourrait désigner du nom de fétichisme nobiliaire. D'autres fois le choix et l'emploi de la formule mégalomaniaque trahit une sorte de superstition particulière, le malade s'imaginant que le fait de se décorer de qualificatifs pompeux puisse par la seule vertu du mot, soit lui assurer les qualités qu'ils expriment, soit, plus simplement, justifier ses prétentions ambitieuses, établir sa supériorité d'une façon incontestable et lui assurer le triomphe définitif sur des compétiteurs ou des adversaires. Cette croyance en une vertu spéciale, même

purement défensive du mot, titre ou qualificatif, donne ainsi à l'idée mégalomaniaque une note particulière de fétichisme verbal.

Nous n'insisterons pas sur ces faits qui ont fait l'objet d'une communication récente de M. le Dr Séglas à la Société de psychologie (1er mars 1907).

D'autres cas un peu différents sont ceux dans lesquels on voit des malades amenés à une idée grandeur, assez banale en elle-même, par un fétichisme, non plus seulement des mots exprimant des qualités supérieures, mais des mots et des signes en général.

M. le Dr Séglas a rapporté l'observation d'un malade persécuté mégalomane dont les idées de grandeur consistent à se croire l'homme le plus savant de l'univers. A 10 ans, il avait déjà l'esprit d'un homme de quarante ; aujourd'hui sa science est telle qu'il fait des miracles, qu'il est deux fois immortel, et qu'il est ce qu'a été J.-C. Comment a-t-il pu arriver à un tel degré de science et de puissance ? « Par la divination du langage, dit-il ; car ceux qui se disent des savants, ne connaissent pas le vrai langage. » Mais lui, il est parvenu au plus haut degré du langage, de la sténographie et du calcul. Ce langage qu'il connaît par la divination n'est pas, malgré la ressemblance des mots, le français que l'on parle. Celui-là il l'a parlé tout de suite sans l'apprendre et il le comprenait déjà dans le ventre de sa mère. Cette divination du langage dont parle le malade, n'est en réalité que du fétichisme verbal. Il est facile de s'assurer qu'il s'imagine avoir découvert dans les mots les plus usuels un sens mystérieux, source de toute science pour qui réussit à le pénétrer. Les savants se sont arrêtés devant ces arcanes mys-

térieuses, que la divination lui a révélées et qui lui ont donné une science et un pouvoir refusés aux mortels, et que Jésus-Christ seul a possédés avant lui.

Fétichiste du chiffre, il a de même pénétré les secrets des nombres et du calcul et peut résoudre ainsi des problèmes qui dépassent la portée des esprits les plus savants.

« Je fais toujours mes calculs. C'est indéfinissable. C'est un génie indéfinissable, plus vous en cherchez plus vous en trouvez le profond. J'arrache au moyen du calcul les esprits nouveaux qui sont cachés et passent tête dans tête.

J'ai fait tous les calculs sur les étoiles en cherchant les buttes d'ombre les plus capables. Il n'y a rien à chercher de plus savant, mais c'est tout ce qu'il y a de plus difficile.

J'ai vu une fois un esprit dans ma chambre, je l'ai mené brutalement au moyen du chiffre et je l'ai fait passer en minime personne... »

C'est ainsi « qu'il est parvenu au plus haut degré de la sténographie et du calcul. » Il passe son temps à griffonner des mots qu'il réunit dans des formules plus ou moins étranges, à tracer des dessins compliqués, à aligner des chiffres dans des dispositions cabalistiques dont il peut seul pénétrer le sens mystérieux et c'est sur ce fétichisme spécial qu'il appuie ses prétentions mégalomaniaques.

Voici d'autres exemples comparables :

Le malade S... se croit appelé à être l'arbitre de l'univers, parce que entre autres raisons il a résolu le problème du grand cercle du zodiaque et du méridien terrestre.

Or, voici un aperçu de ce travail : « La rose des vents est la méthode et le procédé de créer les nations, les parties du monde dans l'univers entier par le grand cercle du zodiaque. C'est pour créer les points cardinaux, les plus petits circuits des limites des provinces, des nations aussi bien que des parties du monde. D'après la géométrie il ne peut y avoir d'autre procédé pour créer malgré l'immensité de l'étendue. Le signe du zodiaque représente l'univers entier, la circonférence universelle, le méridien universel. L'univers c'est une circonférence. Et comme le grand cercle du zodiaque se fait horizontalement ou perpendiculairement ou dans un sens oblique quelconque, ce sont toutes les lignes circonférentielles qui passent autour de la terre. »

Il y a eu longtemps dans le service de M. le Dr Séglas un malade persécuté mégalomane, qu'en raison de ses idées de grandeur prédominantes, on appelait « l'académicien ». Il se croyait en effet d'une intelligence supérieure et ses nombreux ouvrages, composés de cahiers qu'il portait constamment sur lui et qui constituaient un véritable chargement de mulet, lui avaient valu, prétendait-il, un fauteuil à l'Académie française. Or, tous ces écrits n'étaient qu'une succession de mots ou de phrases sonores, grandiloquents, dont l'assemblage disparate ne pouvait avoir pour le lecteur aucune signification. Le malade lui-même était incapable de les traduire d'une façon intelligible, surtout s'ils dataient de quelques jours. Cependant, c'était à ses yeux des œuvres remarquables, par lesquelles il pensait résoudre toutes sortes de questions philosophiques, historiques, sociales, et dont la lecture devait produire dans l'esprit de tous la lumière et

la conviction. Aussi les défendait-il comme des trésors et il fallait être bien avant dans ses bonnes grâces pour qu'il consente à vous initier à leur connaissance.

4° Délires par symbolisme verbal.

Si le psittacisme sous la forme logolâtrique peut se montrer en connexion avec quelques idées délirantes, il est des cas plus rares, sans doute, mais aussi plus curieux et dans lesquels il se manifeste comme la note prédominante de l'état mental et constitue en quelque sorte à lui seul tout le délire.

L'observation suivante nous paraît à ce point de vue assez intéressante.

Observation XV

(Personnelle, recueillie dans le service du docteur Séglas, à Bicêtre).

L... Louis, 44 ans, mécanicien entré le 2 janvier 1902 à l'hospice de Bicêtre. Au nombre des renseignements que fournit sa femme, il en est un qui mérite d'être signalé de prime abord, parce qu'il concorde avec ceux que fournit l'examen du malade et qu'il donne en quelque sorte dès l'abord la clef de son état mental.

Cela lui est venu comme ça, dit-elle, petit à petit, à force de lire, depuis une douzaine d'années. Il a fini par tout laisser aller dans son travail sous toutes sortes de prétextes pour lire. En même temps, il s'est mis à employer des mots extraordinaires. Il allait chercher des termes impossibles, et depuis quatre ans, il en est arrivé à exagérer cette manie jusqu'au bafouillage. Il prétendait ainsi donner l'explication de tout, se considérait comme plus intelligent que les autres Il s'est mis à s'occuper de politique, puis de religion, fréquentant les réunions publiques et les églises. Il s'occupait d'éducation, formulant en termes incompréhensibles des

théories et des préceptes auxquels il prétendait astreindre sa famille, et allait même jusqu'à brutaliser sa fille ou sa femme lorsqu'elles élevaient des objections ou refusaient de se soumettre à ses divagations.

A part cette manie de prétendre tout savoir et tout expliquer par son bafouillage (*sic*), à part les observations, les récriminations qu'il émettait à tout propos parce qu'on ne voulait pas l'écouter ou qu'on contrecarrait ses lubies, il ne manifestait pas d'idées délirantes spéciales.

Il avait d'ailleurs une conduite très régulière ; il témoignait malgré tout de l'affection pour les siens, s'imaginant même agir pour leur bien en leur imposant ses théories.

Il n'avait reçu aucune instruction.

Auparavant il était bon ouvrier quoique « petite main ». Sa mère était buveuse.

L... en effet, émet des idées bizarres sur la théologie, la philosophie, la nature, les devoirs sociaux, dans un langage incompréhensible, émaillé de grands mots, de sentences incohérentes. Voici d'ailleurs un exemple sténographié d'une de ses conversations :

« J'ai cherché où était le bon sens des êtres humains dans la connaissance de la vie naturelle, le problème de la vie dans le repos de la conscience en attendant le mérite du haut. Ma philosophie comprend sagesse, justice, infini ; elle est le rôle de la logique. Vous savez ce que veut dire logique : justice. J'étudie tous les secrets, les problèmes de l'univers. Je ferai allusion à la pieuvre avec des tentacules déployées. Les tentacules ce sont les sectes politiques.

D. — Comment êtes vous arrivé à vous occuper de philosophie ?

R. — C'est par le profond amour positivement du semblable et par l'amour paternel. Je n'ai jamais cherché à gagner beaucoup. J'ai cherché à avoir une petite place à peu près seul, ne voulant pas me livrer à l'alcoolisme, ni à la folie sensuelle.

Je suis prêt à donner ma vie pour Dieu, parce que je reconnais Dieu dans l'étude des petits insectes, des animaux, dans les flots de la mer. Je remonte à la surface et je vois jusqu'au ciel où je vois les astres en mouvement. Je sais positivement qu'il y a là

quelque chose ; pour la généralité cela n'existe pas, mais pour moi cela existe.

D. — Vous avez donc aussi étudié la religion ?

R. — Je crois à Dieu fermement, tant pis si vous n'y croyez pas. Je me perds en mer, animaux, végétaux, crustacés. Je pourrais m'expliquer là-dessus en chimie, car je suis sincère. Je puis vous dire ce que peuvent contenir trois religions que j'ai ressenties : juifs, protestants, catholiques. Pour moi, protestant veut dire croyance générale du monde et je crois que la folie est générale. Plus une ville est grande, plus il y a de passions, de débauches, c'est la folie générale. Dans le catholique, il y a des comptes en propriété sensuelle, mobilière ; un bon mot, lancé par l'évolution que reconnait l'académie des sciences veut dire naturel amour du semblable. Dans le ciel, c'est le contraire : on ne donne jamais de conseils, on reçoit tout ; s'il faut regarder le ciel, on vous fait regarder la terre

Il y a la responsabilité du catholicisme dans le monde ; l'intérêt c'est le déséquilibre de l'Etat ; enfin, c'est une harmonie. Je vais écrire un petit monde harmonisé par le catholicisme, par son commerce conventionnel.

D. — Depuis combien de temps vous occupez-vous de tout celà ?

R. — Depuis vingt ans, mon idée a toujours été l'humanité ; dans les petits ouvrages que j'ai faits on aurait pu voir les choses de l'humanité... J'ai fait un petit décret où j'ai mis en relief quelques philosophes antiques entre autres Diogène, pour montrer qu'un homme qui a su diminuer ses besoins, qui n'a plus de besoin, ne peut être qu'utile en société. La question du travail c'est la collectivité, c'est le travail par plusieurs, c'est l'ensemble de la propriété. Je m'arrête de travailler en collectivité parce que je sens que la science se trouve arrêtée par elle-même, parce que le bien est l'infini.... J'ai voulu être bon pour les miens ; je me suis dit, je vais chercher ce qu'il y a dans les entrailles pour nos besoins, et alors c'est l'infini. Il faut garder nos besoins, nos puissances, nos rapports internationaux, la diplomatie qu'on peut avoir entre puissances. C'est la philosophie qui doit compter parce qu'elle est basée sur une base fondamentale qui est l'étude. J'ai parlé aussi des principes

d'autorité dans la question de la loi. Un conseil doit être donné à un homme sans être autoritaire. Alors pourquoi la loi ? Pour forcer à reconnaître que l'éducation de l'enfance ne soit pas faussée, pour que mon œuvre vive en harmonie dans l'univers entier. Quand on compte bien, la nature c'est la puissance organique à fond.

La nature primitive de l'homme était nerveuse, à l'œil hagard, pour rechercher sa nourriture ; et le plus observateur d'entre eux commença l'agriculture, forma l'homme des champs qui devint le sanguin par les farineux qu'il absorbe. Le sanguin forma l'homme des villes, où l'on souffre physiquement et moralement terriblement les malheurs affirmés toute la journée. S'il est le malade absorbé, pour distraire de cette absorption on créa un petit lieu de distraction où l'on allait parfois s'amuser, de là l'anémie et la dégénération.

Il n'est pas besoin d'insister pour montrer que tout cela n'est qu'un assemblage de mots disparates, dépourvus de signification, un langage sinon dépourvu de pensée, du moins sans pensée distincte et précise. Ce malade qui se sert de termes dont il entrevoit à peine le sens, qui, de fait, ne comprend pas ce qu'il dit et dit en réalité des choses incompréhensibles, est donc en cela un psittacisant. Il convient aussi de remarquer que, si chez lui, la valeur significative des termes est à peu près nulle, en revanche la valeur expressive semble prendre une importance énorme et le langage semble devenir pour lui une musique. L... lui-même nous en donne la preuve. Très souvent il intercale dans son discours des périodes qu'il chante, et lorsqu'il constate lui-même qu'il s'embrouille dans son galimatias, il lui arrive de déclarer : « il faudrait que je vous dise cela en musique ». Il a d'ailleurs rythmé un certain nombre de compositions sur les mêmes sujets religieux, philosophiques... qu'il chante sur des airs

connus. Ces morceaux sont peut-être encore plus absurdes que ses discours ordinaires ; bien qu'il les sache par cœur, il lui est souvent impossible à lui-même de s'y retrouver lorsqu'on le force simplement à les dire. Il est même presque incapable de les lire, et il convient sans trop de difficulté que cela peut paraître ne pas signifier grand chose. Il faut, dit-il, que cela soit chanté ; comme si l'harmonie pouvait dispenser ses productions d'avoir un sens.

Il est encore un autre détail qui semble de nature à démontrer que le langage est pour lui surtout une musique, c'est son orthographe. L..., en effet, est à cet égard absolument illettré ; il ne sait que tracer ses lettres, son orthographe est toute phonétique ; mais ce qu'il y a de particulier, c'est que le mot même ne semble pas exister pour lui. Dans ses écrits les mots ne sont jamais détachés les uns des autres ; ce ne sont que des syllabes enchaînées qui ne s'arrêtent qu'au bout de la ligne. Le langage semble donc ainsi pour lui moins un assemblage de mots qu'une succession indéfinie de sons.

Mais le psittacisme, la fascination du mot, tout en constituant certains des éléments particuliers de ce verbiage, n'en sont que les traits généraux ; une note plus particulière, c'est la foi du malade dans la vertu du langage, l'idée que la connaissance du mot suffit à assurer la connaissance des choses ; que l'évocation de tout ce vocabulaire a pu lui permettre d'emblée, sans préparation, d'arriver à la science même des choses, et que la pensée peut se transmettre d'un esprit à un autre par la seule vertu des mots. Nous retrouvons là cette supers-

tition particulière qui fait du psittacisme vulgaire, une logolâtrie.

L'observation elle-même nous en fournit des preuves directes ou indirectes. C'est d'abord la croyance du malade dans la portée de ses discours, la valeur de ses écrits, l'importance qu'il y attache.

« Depuis mon retour du régiment, nous dit-il, j'ai cru à l'humanité, et j'ai envoyé au conseil municipal ma croyance qui a été confirmée par un vote. Il y a quelques personnes politiques à qui j'en ai parlé aussi ; j'ai toujours parlé pour l'humanité et je mourrai avec. »

Cette croyance était chez lui tellement profonde qu'il y conformait sa conduite, qu'il avait abandonné son travail pour écrire ses petits ouvrages et se donner tout entier à ses élucubrations, qu'il voulait faire des prosélytes et prétendait astreindre sa famille à l'observance de ces théories, « pour donner un certain relief à sa maison » et diriger suivant elles l'éducation de ses enfants. « Car ce n'est, dit-il, que par l'éducation première qu'on peut faire quelque chose de bon chez les êtres ». Maintenant même qu'il n'est plus avec eux, que deviennent ses enfants privés de ses conseils? « Son garçon est peut-être devenu un vagabond, sa fille une prostituée pour un gain de capital. »

Un autre fait important, c'est l'origine de ce culte du mot, de cette logolâtrie.

L... est un débile qui n'a reçu dans sa première enfance aucune instruction. Ce n'est qu'au régiment, alors qu'il faisait campagne en Tunisie, qu'il a appris à lire sans méthode et dans un livre quelconque. Il n'a jamais su en fait d'écriture que tracer ses lettres.

La lecture a été pour lui comme une révélation et comme une transformation de tout son être psychique. A partir de ce moment, il n'a fait que lire avec passion tout ce qui lui tombait sous la main, les livres les plus disparates sans y être aucunement préparé, ni par son intelligence native, ni aucune culture antérieure. Aussi, de toutes ces lectures, n'a-t-il retiré que des mots alors qu'il s'est imaginé par ce seul fait en avoir en même temps « sucé la substantifique moëlle ». C'est à ce moment, depuis 20 ans, comme il le dit, qu'il a fait de la philosophie, etc. .

Les renseignements donnés par sa femme montrent quelle voie il a suivie depuis et le développement progressif du psittacisme et de la logolâtrie.

Notons d'ailleurs que, en dehors du langage, on relève encore chez lui certains faits qui dénotent des tendances plus générales de même nature superstitieuse.

C'est ainsi qu'il porte sur lui de petits cailloux ou des morceaux de bois façonnés avec un vieux couteau et auxquels il attribue une influence favorable, sans préciser d'ailleurs. Ce sont comme des « porte-veine. »

De même il lui arrive souvent d'installer sur son lit une sorte de reposoir dont la pièce principale est une image religieuse ou un portrait de famille.

Tout autour il dispose symétriquement des images de journaux illustrés ou de simples bouts de papier découpés, des morceaux de boîtes à biscuits et les fameux cailloux ou morceaux de bois. Et on le trouve à côté de cet étalage, méditant ou récitant des prières de sa composition, comme la suivante : « Notre Père des Cieux, devant vous je m'incline, devant cette sainte et ces petits

enfants, qui me représentent des êtres de votre famille divine. Je m'agenouille et les prie bien sincèrement pour mes frères et sœurs, et pour l'esprit et le corps. A tout moment faites-leur relever la tête et prêtez-leur votre esprit pour un moment, pour qu'on ne détruise plus ces pauvres petits êtres innocents des crimes commis. Je vous prie pour tous mes frères. Je vous prie aussi pour ma pauvre famille d'où l'on m'a fait arracher, comme vous le savez, brutalement pour m'enfermer dans cet asile où je pleure mes pauvres enfants. Préservez-les de la misère. »

En dehors de ce qui a trait au symbolisme verbal, L... ne présente pas de trouble mental bien caractérisé. C'est un débile, mais son intelligence est restée entière et l'on ne saisit pas chez lui de traces d'affaiblissement démentiel des facultés, son incohérence verbale n'a rien qui rappelle celle des déments, et, lorsqu'il n'aborde pas ses thèmes favoris, bien qu'il s'exprime en une phraséologie toujours ampoulée, il est cependant compréhensible. La prière ci-dessus en est un exemple.

Il sait où il est et proteste contre son internement. « Je suis ici au milieu de quatorze sortes de malades : les affaiblis par la sensualité, les paralysés alcooliques, les épileptiques. Je suis au siège de Triboulet ; voilà vingt-huit mois que j'ai été jeté dans les ténèbres de l'esprit et je demande la mort ou la liberté. » Il témoigne toujours de sentiments affectifs, et n'a perdu la mémoire d'aucun évènement de sa vie. Il n'accuse aucune hallucination.

Il ne manifeste aucune idée délirante bien caractérisée ; en particulier pas d'idée de grandeur, ni de persécution.

Sans doute son psittacisme et sa logolâtrie correspondent à une prétention exagérée de connaissances qu'il n'a pas; mais il ne s'en vante nullement, n'en fait pas plus de parade que ne le ferait un homme qui aurait réellement ces connaissances. Il croit savoir, mais n'en tire pas autrement vanité et ne se considère pas comme un génie supérieur. Il se croit seulement un penseur.

Il émet de temps à autre de vagues interprétations, des plaintes sur son entourage, mais sans atteindre à l'idée de persécution réelle.

Tout cela repose surtout sur les déboires que lui ont attirés ses théories et ses prétentions de les appliquer. « Je n'ai, dit-il, à accuser personne, mais les gens de l'intérieur ont excité mes enfants à m'insulter pour me démoraliser; mais je les laisse avec leur conscience. Ils m'ont fait interner par ma femme pour des raisons de sensualité, sans doute parce que je donnais un relief à ma maison, que je ne voulais pas d'alcoolisme et que je n'étais pas trop fort en sensualité. Mais je ne peux pas être sali par des secrets absolument cachés d'alcôve; on pourra presser sur moi comme sur un système nerveux pour le faire éclater et me pousser à la révolte, mais on ne réussira pas, car je sais une philosophie qui est le rôle de la logique et je reconnais le pouvoir de la raison quand il n'est pas semeur de haine ».

Il est bien difficile de voir des idées de persécution bien caractérisées dans ces essais d'interprétation des déboires que L... s'est attirés par sa conduite et ses théories.

En réalité tout son délire se résume dans son psittacisme et dans les troubles du symbolisme verbal, et on

pourrait dire de ce délire qu'il n'est que « des mots, des mots et des mots. »

Il nous semble que ce cas pourrait être rapproché de ceux déjà signalés par Venturi (1) dans lesquels le désordre mental, sous une apparence de délire chronique ou de démence, n'est en réalité ni l'un ni l'autre et n'est représenté que par l'émission de paroles ne correspondant à aucune idée délirante précise. On pourrait dire, ajoute l'auteur, qu'il s'agit d'une sorte de mysticisme partiel « dans lequel la signification vague et imprécise des paroles prononcées est remplacée par une signification suggestive et mystique de ces mêmes paroles, lesquelles par rapport à l'individu qui en fait usage, ont la même valeur que si elles avaient une valeur intrinsèque et étaient monnaie courante pour tous. » Mais ce n'est pas seulement une suite de paroles sans signification constante ; l'habitude d'exprimer de semblables paroles, auxquelles le malade, de bonne foi, attribue une signification, a pour effet qu'il y conforme toute sa manière d'être et ses actions.

C'est pour ces motifs et en raison des analogies qu'on a remarquées avec les délires bien organisés, systématisés, logiques, que Venturi a proposé de donner à ces cas le nom de Paranoia verbale.

(1) Venturi. Discorsi dei pazzi. *Il Manicomio*, 1893

CONCLUSIONS

Le psittacisme consiste dans l'emploi de mots vides de sens. Il existe d'une part, un psittacisme primitif et un psittacisme secondaire, d'autre part un psittacisme logique et un psittacisme illogique.

Parmi les variétés et degrés du psittacisme, il y a lieu de distinguer :

1° Le langage sans pensée aucune, dont le type nous est offert par le langage des idiots (psittacisme primitif) et des déments (psittacisme secondaire) ;

2° Le langage sans pensée expresse ou distincte dont le type nous est offert par le langage des débiles et des délirants plus ou moins systématiques (psittacisme illogique) ;

3° Le langage dont l'accord avec la pensée est le résultat de la mémoire et non du jugement dont le type nous est offert par le langage des gens du monde et qui ne rentre pas dans notre étude.

Chez l'idiot, le psittacisme se présente principalement sous la forme d'écholalie ;

Chez le dément (sénile, paralytique, précoce) sous la forme de langage réflexe, radotage, salade de mots, verbigération, stéréotypies verbales, néologismes ;

Chez le maniaque sous la forme de logorrhée ;

Chez le débile et le persécuté sous la forme de phraséologie et de logolâtrie. La logolâtrie comprend elle-même la logolâtrie par fascination du mot et la logolâtrie par addition au mot de l'élément superstition (fétichisme verbal et magie du mot).

BIBLIOGRAPHIE

Antheaume et Dromard. *Poésie et folie*, 1908.

Astvatatzonroff. De la verbigération. *Revue (russe) de psychiatrie, de neurologie et de psychologie expérimentale*, n° 11, p. 749, 1906.

Ballet (G.). *Le langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie*, 1888, Paris.

Bartels. Uber Wortenbildung bei Geisteskranken. *Allg. Zeitschr. f. Psych.* 1888, XLV, p. 598.

Berkeley. *Traité des principes de la connaissance humaine.*

Bezold (V.). Störungen der Sprache und der Schrift bei Geistes kranken und diagnostische Bedeutung dieser Störungen. *Friedreichs Bl. f. gerichtl. medizin. Nürb.* 1891, p. 728.

Bianchini. Sulla patogenesi del mutacismo nella demenza primitiva. *Manicomio-Nocera*, 1904, p. 116.

Bourneville. *Recherches cliniques et thérapeutiques sur l'idiotie.*

Brosius. Uber die Sprache der Irren. *Allg. Zeitschr. f. Psych.* B., XIX, p. 37.

Brusque. Observations de coprolalie chez les dégénérés. *Ann. méd. psych.*, 1889, II, p. 118.

Cahen. Contribution à l'étude des stéréotypies. *Arch. de neurologie*, 1901, II, p. 476.

Cotard (J.) *Etudes sur les maladies cérébrales et mentales.*

Daiche. *De la psychose aigüe post-infectieuse avec troubles du langage chez l'enfant.* Thèse Nancy, 1905.

Darcanne. *La démence précoce.* Thèse Paris, 1904.

Deny et Roy. *La démence précoce*, 1903.

Dromard. Etude sur la stéréotypie des déments précoces. *Arch. de neurologie*, 1905, I, p. 189.

Dugas. *Le psittacisme et la pensée symbolique*, 1896.

Esquirol. *Maladies mentales*, Paris, 1838.

Fauser. Zur Psychologie des Symptoms der rythmischen Betonung bei Geisteskranken. *Allg. Zeitschr. f. Psych.*, 1905, p. 687.

Ferrari. La degenerazione nello stile déi paranoici erotici. *Riv. sperim. di frenatria*, vol. XIX, fasc. II III, 1893.

Francis. Disorders of speech inthe insane. *Lancet*, London, 1888, II, p. 10.

Frenzel. Der Sprachunterricht sprachloser Geisteschwachen. *Zeitschr. f. Behandl.* Dresde, 1897, p. 82.

— Zwei Fälle von eigenthümlichen Sprachhemmungen bei idiotischen Kindern. *Med. pedagog. Monatschr.* Berlin, 1897, VII, p. 328.

Giese. Uber eine neue Form hereditären Nervenleidens. (Schwachsinn und Zittern und Sprachstörung). *Deutsche Zeitschr. f. Nervenh.* Leipzig, 1900, XVII, p. 71.

Gilles de la Tourette. *Arch. de neurologie*, 1885, p. 19.

Guinon. Sur la maladie des tics convulsifs. *Rev. méd.*, 1886, p, 81.

Haushalter (P). Psychose transitoire chez un enfant avec troubles du langage à la suite d'une méningite aiguë. *Arch. méd. de l'enf.*, Paris, 1905, p. 290.

Ireland. *Mental diseases of Children*, 1898.

Kahlbaum. *La Catatonie*, Berlin, 1874.

Kellner. Uber die Sprache und Sinnesempfindungen der Idioten. *Deutsche med. Wochenschr.*, 1899, XXV, p. 862.

Kellogg. Troubles de la parole chez les aliénés. *American Journal of insanity*, 1892, juillet.

Kéraval. Considérations cliniques sur la jargonophasie. *Encéph.*, 1908, p. 230.

Kleinke. Sprachstörung bei Geisteskranken. *Allg. Zeitschr. f. Psych.*, Berlin, 1892, p. 160.

Küssmaul. *Les troubles de la parole.* Trad. franç. Rueff, 1881.

Lefèvre. *Etude clinique des néologismes.* Paris, 1891

Leibnitz. *Nouveaux essais sur l'entendement humain.*

Lélut. *L'amulette de Pascal*, Paris.

Liebmann. Die Sprache der Geisteskranken. *Zeitschr. f. pedagog. Psycholog.*, Berlin, 1903, p. 205.

Liebmann und Edel. *Die Sprache des Geisteskranken nach stenographischen Aufzeichnungen.* Halle a. s. 1903.

Luigneri. Particolari alterazioni de linguaggio in un caso di demenza primitiva. *Riv. sper. di frenatria*, 1905, XXXI, p. 136.

Mabille. Echolalie dans le cours d'une affection mentale. *Ann. médico-psych.*, 1886, I, p. 8.

Marie (P.). L'évolution du langage considéré au point de vue de l'étude de l'aphasie. *Pr. méd.*, 29 déc. 1897.

Martin. *Journal of nervous and mental disease.* Janvier 1898.

Masselon. *La démence précoce*, 1904.

Maupaté. Du langage chez les idiots. *Ann. médico psych.* 1901-1902.

Meschede. Echolalie als phrenoleptische Denkstörung. *Verhandl. d. Ges. deutscher Naturf*, 1895.

Morselli. *Manuale di semejotica delle malattie mentali.*

— *Le alterazioni della voce nelle malattie mentali in rapporto allo stato psichico.* Fireuse, 1893.

Muller. Störungen der Sprache bei geistigschwachen Kindern. *Zeitschr. f. beh. Schwachsinn.* Dresde, 1903, XIX, p. 1.

Neisser. Uber die Sprechenbildungen Geisteskanken. *All. Zeitschr. f. Psych.* Berlin, 1898, IV, p. 443.

— *Uber das Symptom der Verbigeration.*

Oltsuzewski. Troubles de la parole chez les dégénérés. *Przegl. lek.* Krakow, 1901.

— La dégénérescence physique et ses rapports avec les différents troubles de la parole. *Gaz. lek. Warszawa*, 1901, XXI.

— Von Verhältniss der psychischen mangelhaften Entwicklung zu verschiedenen Kategorien der Sprachstörungen. *Therap. Monatschr. Berlin*, 1902, XVI, p. 282.

Paolucci. De l'expression psychique du langage des oiseaux. *Revista di filosofia scientifica*, 1883.

Paulhan. *Esprits logiques et esprits faux.*

Pérez. *Les trois premières années de l'enfant.* Paris, 1892.

Pfersdorff. Logorrhée impulsive dans la folie maniaque dépressive. *Centralblatt f. Nervenheilk.*, XIX, 1908.

Raggi. Osservazioni et considerazioni clinicbe sul soliquio dei pazzi *Riv. lomb. di sc. e litt. Milano.* 1898, XXXI, p. 730.

Robertson. Reflex or automatic speech. *Journal of mental science*, avr. 1888.

Romanes. *L'évolution mentale chez l'homme.* Paris, 1891.

Schaw. Verbal obsessions. *Lancet*, 1907, II, p. 359.

Séglas. *Les troubles du langage chez les aliénés.* Paris, 1892.

— Rapport de l'idée délirante et de son expression verbale. Symbolisme et fétichisme mégalo-maniaque. *Journal de psych.*, N° 3, 1907.

— Des troubles de la fonction du langage dans l'onomatomanie. *Médecine Moderne*, 1891, 150.

Sikorski. Développement du langage chez les enfants. *Archiv Neurol.*, 1883, nov.

Snell. Über die veränderte Sprechweise und die Bildung neuer Worte und Ausdrücke in Wahnsinn. *All. Zeitschr. f. Psych.* 1852.

Sollier. *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile.* Thèse Paris, 1891.

— Les troubles du langage dans l'idiotie et l'imbécillité. *Revue scient.* Paris, 1891, p. 75.

Sollier et Boissier. Médiumnité délirante. *Arch. de Neurologie*, 1904, p. 141.

Taine. Note sur l'acquisition du langage chez les enfants et dans l'espèce humaine. *Revue philosoph.*, 1876, t. I, p. 5.

Tancredi. Alcune varieta teratomorphe della lingua riconstrate nei ricoverati del manicomio di Torino. *Ann. di Freniatria.* Torino, 1907, p. 123.

Tanzi. I neologismi degli alienati in rapporto con delirio cronico. *Riv. Sperim. di frenatria Reggio Emilio* 1889, XV, p. 352; 1890, XVI, p. 1.

Touche. Contribution à l'étude des troubles du langage par lésion de ses centres d'arrêt. (Logorrhée de Pick). *Arch. génér. de Médecine*, 1902, p. 183.

Venturi. I discorsi dei pazzi. *Il manicomio*, 1893, fasc. 1 et 2.

Voisin. (J.). *L'idiotie.* Paris, 1893.

Wahl. La phraséologie chez certains dégénérés. *Ann. méd. psych.* Séance du 23 juillet 1906.

Wildemuth. Quelques observations sur les troubles de la parole chez les idiots. *Soc. psychiâtr. de l'Allemagne du Sud-Ouest*, oct. 1884.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Pages

DÉFINITION ET DIVISION 9

CHAPITRE I. — **Psittacisme primitif et secondaire** 9

CHAPITRE II. — **Psittacisme logique et illogique** 13

CHAPITRE III. — **Variétés et degrés du psittacisme** 15

§ 1. — Langage sans pensée aucune 20
§ 2. — Langage sans pensée expresse ou distincte 26
§ 3. — Langage dont l'accord avec la pensée est le résultat de la mémoire et non du jugement 32

DEUXIÈME PARTIE

LE PSITTACISME DANS LES DIFFÉRENTES FORMES CLINIQUES DE L'ALIÉNATION MENTALE 35

CHAPITRE I. — **Le psittacisme chez l'idiot** 35

CHAPITRE II. — **Le psittacisme dans les états démentiels** 44

§ 1. — Démence sénile 44
§ 2. — Paralysie générale 47
§ 3. — Démence précoce 54

CHAPITRE III. — **Le psittacisme dans les états aigus d'excitation maniaque et de dépression mélancolique** 58

§ 1. — Étude clinique 58
§ 2. — Diagnostic 62

CHAPITRE IV. — **Le psittacisme chez les débiles et dans les états délirants plus ou moins systématisés.** 85

§ 1. — Chez les débiles (phraséologie) ... 85
§ 2. — Chez les délirants plus ou moins systématisés (logolâtrie). 95
1° Idées de persécution ... 96
2° Idées de défense ... 102
3° Idées de grandeur ... 102
4° Délires par symbolisme verbal ... 106

CONCLUSIONS ... 117

BIBLIOGRAPHIE ... 119

Saint-Brieuc. Typ. Fr. GUYON (3107-12-8).